LE VOILE D'ISIS

35e Année — N° 127 — Juillet 1930

Ont collaboré à ce numéro :

Argos.
D. C.
René Guénon.
André Préau.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
11, Quai Saint-Michel, 11
PARIS (ve)

LE VOILE D'ISIS

REVUE MENSUELLE DE HAUTE SCIENCE

AYANT POUR BUT :

L'ÉTUDE DE LA TRADITION
ET DES DIVERS MOUVEMENTS DU SPIRITUALISME
ANCIEN ET MODERNE

DIRECTEUR :

PAUL CHACORNAC A.

Le Directeur reçoit les Collaborateurs tous les Samedis de 2 heures à 6 heures

DIRECTION — RÉDACTION — ADMINISTRATION
11, QUAI SAINT-MICHEL, PARIS (Ve)
TÉLÉPHONE : ODÉON 20-43

Les manuscrits non insérés seront retournés sur simple demande.
Les ouvrages doivent être adressés au Directeur et non aux détenteurs de rubriques.
Les auteurs sont seuls responsables de leurs articles.

Les abonnements doivent être adressés à l'administration :
11, quai Saint-Michel, PARIS (5e) — Compte Chèques postaux : CHACORNAC-PARIS 30.786.
R. C. Seine 113.599

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE, un an	30 fr.	ETRANGER, un an . . .	40 fr.
NUMÉRO ORDINAIRE . .	3 »	NUMÉRO ORDINAIRE . .	4 »
NUMÉRO EXCEPTIONNEL.	5 et 10 »	NUMÉRO EXCEPTIONNEL.	6 et 12 »

Les Abonnés reçoivent nos numéros exceptionnels sans augmentation de prix



... des hauts sommets mystiques et de leurs modes.

La parution actuelle d'un livre fort bien écrit et surtout fort bien étudié sur « La Mystique de Ruysbrœck l'Admirable » par M. d'Asbeck, va me permettre de formuler la conclusion qui convient aux deux dernières chroniques relatives aux Mystiques thibétains.

Je ne m'arrêterai pas sur le parallèle ni sur les différences qui existent entre ce mysticisme et ce que chez nous on appelle du même nom ; les deux précédentes chroniques auront permis de s'en rendre compte. Je signalerai seulement qu'en regard de ce « mysticisme », que je pourrais jusqu'à un certain point qualifier de purement « intellectuel » ou purement « spirituel », le mot spirituel étant pris ici dans son sens strict de « procédant du domaine de l'esprit », mysticisme pour lequel toute forme de sentiment est exclue, alors que ce que nous appelons habituellement chez nous « mysticisme » prend au contraire son point d'appui sur ce même sentiment, sentiment d'amour pour la divinité, il existe aux Indes, dans le Yoga un terme moyen reliant en quelque sorte les deux conceptions, puisque à côté de la voie purement spirituelle, cette voie dont parle la Bhagavad et qui, en son point ultime est « si dure à atteindre », il est dit dans la même Bhagavad « ceux qui ont toujours l'esprit fixé sur moi, qui m'adorent avec une foi suprême sont des plus avancés en Yoga » et dans Patanjali « On réussit aussi (à atteindre le Samadhi) par la dévotion à Ishwara ». Or le Yogi étant habituelle-

ment adorateur de Vishnu qu'il assimile à Ishwara on pourrait traduire par « la dévotion au Verbe » ce qui ramène exactement à la proposition de la Bhagavad.

Mais en définitive à quoi tendent ces pratiques ? Quel est le but ultime de tous ces entraînements des « mystiques orientaux », but qui ainsi que je l'ai montré est si rarement atteint, le pèlerin mystique s'arrêtant presque toujours en route sur quelques-uns des pics secondaires qu'il prend pour l'ultime sommet, ce sommet dressé si haut, caché à la vue par tant de nuages qu'il demeure inconnu et invisible à la quasi totalité des aspirants aux cimes. Ce sommet c'est ce que dans l'Islamisme on nomme « l'Identité Suprême ». C'est, non pas la connaissance mais l'union véritable, l'union effective à la divinité, reconnue par le yogi comme Paramâtmâ, le Grand Atmâ, le Soi Suprême dont notre moi transitaire n'est pour ainsi dire qu'une sorte de prolongement ou mieux un rayon réfléchi ; que ce Grand Atmâ soit considéré sous son aspect manifesté en Ishwara ou sous son aspect plus transcendant dans le Non-Manifesté ; et c'est là en propre cette union « si dure à atteindre ».

Voyons en regard de ce but, ce vers quoi tendent nos mystiques d'Occident. Je citerai dès l'abord ce passage de la préface de l'auteur de « La Mystique de Ruysbrœck l'admirable » qui résume exactement la question.

« Dans la mystique il faut distinguer deux grandes conceptions. L'une dualiste, l'autre moniste. »

« La première maintient jusqu'à la fin la distinction de l'homme et du principe de vie avec lequel il communie. C'est le dualisme d'ordre émotif de la mystique persane, dialogue intérieur entre l'amant et l'aimé, celui des Bhaktis hindous, et de la majorité des mystiques chrétiens. C'est le dualisme doctrinaire des scolastiques se conformant à une théologie qui distingue l'essence de Dieu de celle de la créature et n'admet pas que la béatitude dépasse la contemplation pour devenir une identification. »

« Il est aussi une mystique moniste. Pour elle communier avec le principe de vie — Dieu — c'est participer à une vie qui fut de toute éternité l'essence même du fidèle. Celui-ci n'a fait que perdre, dans son pèlerinage en ce monde, la conscience de sa réalité. Le Vedantisme de l'Inde, le néoplatonisme alexandrin, la mystique chrétienne du Pseudo-Denys l'Aréopagite, d'Eckart et de Ruysbrœck expriment un même effort pour dépasser le « moi » limité afin de participer au « principe et à la cause, l'essence et la vie de toutes choses... la lumière des

illuminés, la perfection des parfaits, la simplicité des simplifiés, l'unité des unifiés »...

« Cette expérience s'exprime dans le vedantisme par la formule : « Je suis Cela » — chez Philon d'Alexandrie par les paroles : « Les parfaits qui auront atteint le Logos divin seront eux-mêmes le Logos » — chez Plotin : « En oubliant l'être particulier que vous êtes, vous deviendrez l'être universel » — chez Eckart : « Je ne puis plus ici parler de l'âme... elle ne s'appelle plus âme mais essence infinie » — chez Ruysbrœck : « La compréhension de l'esprit s'est faite si vaste qu'il est devenu lui-même l'étendue qu'il comprend. C'est ainsi que Dieu est perçu par Dieu. »

Je pourrais ajouter à ces citations celle de saint Paul concernant le même fait : « Ce n'est plus moi qui vis mais Jésus-Christ qui vit en moi. »

Et plus loin l'auteur continue :

« La mystique ainsi conçue, et elle l'est ainsi par Eckart et Ruysbrœck est le mouvement de la vie elle-même ; l'essor de l'être vivant dans la totalité de la vie et par la totalité de la vie qu'il se sent être lui-même. »

« Elle heurte de front le dualisme métaphysique. Elle voit dans l'esprit humain une émanation directe de Dieu. L'homme est né, émané avec et dans le Verbe où toutes choses sont devenues, ceci conformément au verset 4 du Prologue du quatrième Evangile : Ce qui devint était vie en lui. *La vie mystique est une conversion à la manière néoplatonicienne qui s'opère par l'action du Saint-Esprit, l'amour du Père et du Fils, le principe divin qui ramène à l'unité toutes choses et qui les maintient en harmonie dès ici-bas. Le Saint-Esprit, l'amour, est ce dynamisme perpétuel de l'âme, son élan vital qui « l'attire hors d'elle-même en Dieu » et détermine précisément cet abandon du moi qui est son universalisation et l'extase qui est non pas un état mais un mouvement, celui de « la sortie de soi ».*

« Cette doctrine... le christianisme peut-il s'en accommoder ? »

A cette question l'auteur répond au cours de son ouvrage par une série de citations empruntées aux premiers Pères de l'Eglise et plus spécialement au Nouveau Testament sur lequel les Pères s'appuient pour formuler leurs axiomes.

Et de fait nos livres sacrés et les œuvres de leurs saints commentateurs regorgent de passages montrant que : « le royaume de Dieu est au-dedans de nous » ; que nous sommes tous participants par notre interne à ce royaume ; que par cet interne nous sommes non seulement tous frères et frères

avec le Christ, mais encore qu'en Lui, que par Lui, nous sommes tous Un ; qu'il est sous cet aspect réellement le Second Adam, l'Adam réintégré ; que notre être véritable n'est pas notre petit « moi » transitoire, notre âme sensitive et vivante, mais bien ce Grand Esprit et que nous devons mourir à ce « moi » transitoire si nous voulons ressusciter à ce grand Moi, ce « Soi » qui est Christ le Verbe. Ce Verbe en qui « tout ce qui devint était vie » car c'est bien là la traduction du 4e verset de l'évangile de Jean, avec sa ponctuation exacte, telle que l'ont lu tous les premiers Pères de l'Eglise. « Elle figure — dit l'auteur — chez saint Irénée, Tertullien, saint Hippolyte, saint Clément d'Alexandrie, Origène, Lactance, Eusèbe, saint Athanase, saint Hilaire de Poitiers, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Cyrille d'Alexandrie, Bede le Vénérable, saint Bonaventure.... etc..., elle se retrouve au VIIIe siècle sous la plume de Scot Erigène, elle est consacrée au XIIIe siècle par saint Thomas et admise sans discussion par Eckart et Ruysbroeck. Au XVIe elle est adoptée par Erasme. Au XVIIe elle figure chez Bossuet dans son Elévation dixième sur les mystères : Comment de toute éternité tout était vie dans le Verbe ».

Alors que nous lisons aujourd'hui dans la plupart de nos traductions : « Toutes choses ont été faites par lui, et rien sans lui n'a pris naissance, de ce qui a été créé. En lui était la Vie et la Vie était la lumière des hommes...etc.», eux lisaient : « Toutes choses ont été faites par lui et rien sans lui n'a pris naissance. Ce qui a été fait en lui était Vie ; et la Vie était..., etc... » (1).

Or, continue l'auteur. « Si les Pères de l'Eglise les plus célèbres ont écrit : Ce qui a été fait était vie en lui, c'est qu'il ne s'agissait pas pour eux d'une simple chicane de point et de virgule ni même d'une question de style, mais d'une idée précise : celle des intelligibles dans le Verbe lui-même. « Ce qui a été fait, dit saint Augustin, était déjà vie en lui, et non une vie quelconque mais cette vie qui est la lumière des hommes, savoir celle de l'âme raisonnable qui distingue l'homme de l'animal et le fait homme. Cette lumière n'est pas loin de chacun de nous : en elle nous vivons, nous nous mouvons, nous sommes » — « Le Fils de Dieu — écrit saint Athanase — contient toutes les choses qui sont faites par lui, les visibles et les invisibles »... « Avant la production du monde, écrit Clément

1. Cette leçon figure en note dans la traduction du *Nouveau Testament*, par Stapfer, édition in-8o.

d'Alexandrie, nous étions. Nés à Dieu il faut que nous ayons été tout d'abord en Lui ; nous sommes les formes rationnelles du Logos divin, qui est notre Principe ». Et de son côté saint Ambroise proclame : « *Je ne crains point de lire : Ce qui a été fait était vie en lui. Il n'y a rien là qui tienne de l'arianisme, car je ne m'occupe pas de leur poison mais je reconnais la version sacrée traditionnelle* ».

« *Il était indispensable — conclut l'auteur — pour comprendre la mystique de Ruysbrœck de souligner ce point important de sa doctrine du Verbe et d'en marquer le fondement scripturaire* .»

Quelle est donc cette doctrine ? Je la résume ici en citations empruntées à l'auteur : Afin de se connaître Dieu se pense. En se dédoublant ainsi en sujet et en objet, il s'évoque lui-même et cette évocation est son Verbe, son Fils dans lequel il se contemple lui-même et toutes choses, car tout ce qui devint était Vie dans le Verbe. C'est là que réside le « *moi* » *réel, éternel, divin de chaque homme, son* « *unité suprême* », *émanée avec le Fils, qui préexiste et qui survit à sa nature créée dans le temps, à laquelle peuvent s'élever dès maintenant tous ceux qui sont ressucités dans le Verbe.*

C'est la doctrine du Verbe, telle que l'interprêtaient les mystiques du XIVe siècle. Elle est comme le nœud de leur doctrine de la Trinité. Car si le Fils est la pensée du Père qui se révèle à lui-même, le Père ne se manifeste qu'en tant qu'il s'objective dans son Fils. D'autre part, le Saint-Esprit, que Ruysbrœck définit l'amour mutuel du Père et du Fils, est le retour du Fils dans le Père, le mouvement grâce auquel la multiplicité infinie, éclose dans la manifestation divine, rentre dans sa source. Tel est le monde divin.

Quant au monde créé, il se distingue du monde divin par le fait d'exister dans le temps et dans l'espace. Ce monde se compose de quatre éléments : la terre, l'eau, l'air et le feu et de trois sphères célestes. Dans ces sphères résident les anges. L'homme créé constitue lui aussi un septenaire. Sa nature sensible, animale est faite des quatre éléments auxquels correspondent les quatre puissances inférieures de l'âme, les puissances : irascible et concupiscible, la raison et le libre arbitre. L'homme rationnel et spirituel, l'homme intérieur, est une triade faite à l'image de Dieu. Ses trois puissances : la mémoire, l'intelligence et la volonté reflètent les attributs des trois hypostases divines.

L'âme étant faite dans sa partie supérieure à l'image de

la Trinité possède ces trois puissances. L'esprit est l'unité des trois puissances supérieures de l'âme. Il est « la cime de l'âme », « le fond de l'âme », « l'étincelle de l'âme », « le lien de l'union de l'âme avec Dieu au-delà de toutes ses puissances ».

L'objet de l'homme est de communier avec la source de son être, de connaître « la vie vivante ». De là la vie mystique proprement dite qui a trois étapes : la première, la « vie active » a pour objet la maîtrise de l'homme sensible qui s'obtient par la pratique des vertus. A cette première maîtrise succède celle de l'homme intérieur, le recueillement des trois puissances de l'âme, leur concentration sur un objet unique, qui fait de l'âme elle-même une unité. C'est la « vie intérieure » ou vie de désir de Dieu, car elle n'est encore qu'une aspiration vers le divin. Elle aboutit à la « vie contemplative » qui est une participation à la vie divine elle-même par le divin dans l'homme, au-delà de la nature créée et une connaissance ineffable selon le mode divin. La condition de cet état nouveau est la mort mystique et la renaissance en Dieu.

Telle est, résumée, la doctrine de Ruysbrœck, du Bienheureux Ruysbrœck, car ne l'oublions pas, il fut béatifié par Pie X en 1908. *Elle semble en contradiction avec celle de nombre d'autres mystiques qui sont, suivant la terminologie de l'auteur, les mystiques dualistes, elle se retrouve cependant dans bien d'autres écrits. Je citerai notamment cette page de Dutoit-Membrini* (1) *où il est parlé des « Morphismes peints sur le Verbe émanant et émané » et par « morphisme » l'auteur entend en quelque sorte des attributs ou des qualifications du Verbe.*

« Je dis donc que l'homme est l'un de ces morphismes... qu'il est peint et représenté, qu'il existe en réalité d'une manière infiniment spirituelle et glorieuse dans le Verbe,... L'idée de l'homme entrait dans le décret et a été imprimée dans les morphismes ; c'est ce qu'on peut appeler l'Adam supérieur, et par les descendances des créations, où il s'est toujours trouvé, il est enfin arrivé sans interruption ni saut, à son être, tel que nous le voyons ici-bas. Tellement que l'idée de l'homme, ayant sa base supérieure dans le Verbe même est imperdable et doit toujours se retrouver. »

Selon notre façon bornée on pourrait appeler les hommes des « parties de cette image universelle, n'était que dans ce premier ou primo premier prototype on ne peut ni on ne

1.Dutoit-Membrini. *Philosophie Divine,* 2 vol. Lausanne, 1792.

doit concevoir de parties, car tout y est Un, la suprême Unité ; mais les morphismes, quoique en un sens toujours Un en sortent pourtant en distinction. »

« *Si je voulais pousser cette idée je dirais — que l'homme — avant le péché était réellement un petit Dieu, un Dieu en petit le (microthée) et que même depuis... par la force de la rédemption... s'il se la laisse appliquer... il est destiné à redevenir un petit Dieu... ou mieux...* Jésus-Christ lui-même. »

« *Saisissez ma pensée et comprenez si vous pouvez. Ce n'est pas ici une idée vague... ce n'est pas seulement une idée générale... ce n'est pas seulement Dieu en nous par le principe de la conservation... ce n'est pas seulement Dieu dans l'homme par le principe de son immensité... ce n'est pas seulement l'image de Dieu ou de la Très Sainte Trinité, unie en nous et vaguement envisagée, mais c'est cette idée même, vue dans le sens le plus serré, le plus littéral et le plus précis, et dans toute sa fécondité relative à l'homme et dans son inexprimable richesse.* »

Et, en note, l'auteur insiste sur le fait que : « c'est le Verbe-Dieu infini éternel et humanisé dans le temps qui a fait sortir du néant par degrés, toutes les créations, tous les êtres successifs et co-existants, dès le moment simple de l'Eternité antérieure. Je n'indique que ce seul sens, mais il en est bien d'autres... Le Verbe-Dieu a éternellement travaillé avec l'homme, son Fils et l'un de ses prototypes. L'univers créé en est soutenu et conservé. Je le répète ; j'espère donner là-dessus une philosophie pleinement démontrée, qui ouvrira des vérités, jusqu'ici ou ignorées ou peu envisagées » ; il eut pu ajouter « ou oubliées ».

Et plus loin il appelle l'homme « un Elohim ».

Cette doctrine qui, comme le signale l'auteur de « La Mystique de Ruysbrœck l'admirable » « ne nie pas la valeur du sacrifice expiatoire du Christ comme préambule à toute communion possible avec Dieu » conçoit « le retour en Dieu » comme une mort mystique, « comme une participation à la divinité à laquelle préside un Christ cosmique et intérieur, le Christ Verbe et Lumière du quatrième Evangile, qui élève l'homme à l'état de fils de Dieu et l'unit au Père comme il lui est uni. »

« *Mourir en Lui s'est s'abîmer dans sa clarté après avoir abandonné tout attachement au monde* ».

Et plus loin : « Sans dire que l'homme devient Dieu, saint Irénée, saint Hippolyte, Clément d'Alexandrie, saint Athanase, avaient parlé de la déification comme du but suprême de la vie chrétienne. Dieu se fit homme afin que

l'homme devienne un dieu... car le Christ avait répété : J'ai dit vous êtes des dieux ».

« Ruysbrœck affirme qu'il y a dans l'homme au-delà de l'être temporael, une unité éternelle, incréée, née de Dieu dans la génération du Verbe, qui ne se sépare jamais ni de nous ni de Dieu. »

Mais cet abandon de l'homme en Dieu « n'est pas son anéantissement, c est son universalisation ».

« En affirmant ces choses Ruysbrœck se croit, se sait être chrétien. »

« Il répète, avec tous ses prédécesseurs que cette expérience est ineffable... mais qu'elle n'est point illusoire car elle laisse dans l'âme une certitude absolue. »

« Ruysbrœck voit dans cette expérience une « vie vivante » de l'âme qui, à chaque instant s'abîme en Dieu et à chaque instant aussi en renaît dans son aspect individuel pour accomplir la volonté divine. »

Et comme le dit l'auteur : N'est-ce pas là un christianisme parfait ?

Cette doctrine de l'Union Suprême on la retrouve sur toute la surface de la terre. J'ai parlé du Yoga et de l'Union Suprême des mystiques de l'Inde ; j'ai parlé de l'Identité Suprême des mystiques de l'Islam, je pourrais montrer qu'elle se retrouve plus ou moins pure dans toutes les autres formes de la Tradition. N'est-ce pas elle qui, déformée, est à la base de cet étrange rite du calumet des anciens Peaux-Rouges. Pour eux le calumet est le symbole du Grand Homme du Clan, Grand Homme dont ils ne sont, chacun, pris en particulier, qu'un reflet ; Grand Homme dans et par lequel ils sont tous unis, tous Un dans le clan. « Voici ce calumet, — dit le chant sacré (1) *— Vraiment c'est un homme — J'ai placé dedans mon propre être — Placez là dedans le vôtre — Alors vous échapperez à la mort » et le chant continue rappelant que le fourneau du calumet est la tête de cet « homme » la jonction du fourneau et du tuyau la gorge par où passe la « vie soufflante » le tuyau, l'épine dorsale ; l'orifice, l'aboutissement de la colonne vertébrale dans l'intérieur du corps. Or chose remarquable c'est par le rite de fumer ce calumet que chaque homme particulier s'unit au Grand Homme, à l'Homme Cosmique du clan, et c'est en faisant passer le souffle et la fumée du feu depuis la « tête » du calumet, par sa « gorge » et sa « colonne vertébrale » jusqu'au « centre secret » inté-*

1. Cf. *L'Art et la Philosophie des Indiens de l'Amérique du Nord*, par Hartley Burr Alexander. Paris, 1925.

rieur du Grand Homme qu'il représente que se réalise l'union de ce Grand Homme avec chacun de ses membres terrestres ; appliquant en cela la loi qui veut que le supérieur se reflète dans l'inférieur en mode inversé ; le « Feu » dans le Grand Homme Cosmique descendant de la tête au centre secret pour de là s'unir aux hommes terrestres, « le feu » montant dans le petit homme du centre secret à la tête pour tracer le chemin par où il prendra contact avec ce Grand Homme Cosmique et pouvoir ainsi « échapper à la mort. »

Et ceci nous ramène d'un côté aux pratiques extérieures du Yoga et de l'autre à la grave question de l'immortalité. Mais sur cette dernière je dirai peu de choses, non seulement parce que la place m'est mesurée, mais encore parce que plusieurs ouvrages faciles à trouver ont été écrits sur ce sujet. Je ne citerai que celui d'Edward White dont le titre seul résume toute la question : « L'Immortalité conditionnelle ou la vie en Christ ». *J'en signale entre autres le chapitre relatif aux premiers Pères de l'Eglise, saint Irénée, Ignace martyr, Justin martyr, Théophile d'Antioche, Arnobe, etc., dont les textes montrent que pour les premiers chrétiens, n'avait la vie éternelle que l'être uni à Christ, l'être par conséquent mort à ce monde et ressuscité en Dieu, uni à son vrai « Soi » — que cette union soit « actuelle » comme dans le cas de Ruysbrœck et des Saints, ou simplement « virtuelle », grace à la foi parfaite ; dans ce cas le passage en « Purgatoire » permettant de parachever cette union — alors que pour les autres, pour ceux qui ne possèdent qu'une « âme vivante » il y a acheminement vers une disparition totale, vers une mort seconde.*

Maintenant une question se pose : Ruysbrœck et les mystiques monistes — et parmi eux je pourrais citer, d'après ce qu'ils ont dit eux-mêmes dans leurs écrits, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse et d'autres — bien que montés infiniment plus haut que les mystiques dualistes, puisqu'ils ont réalisé l'union réelle, ont-ils atteint le point ultime, celui qui est « si dur à atteindre pour l'homme encore sur terre » ? Il conviendrait pour cela d'examiner, d'analyser ce qu'ils disent eux-mêmes des états qu'ils ont atteints ; mais sur quoi baser cette analyse ?

J'ai retrouvé dernièrement, dans des notes qui m'ont été confiées cette relation de Samadhi, obtenue à plusieurs reprises par un disciple du Yoga : « L'atteinte à cet état s'accompagne de la perte graduelle de toute conscience du corps, puis d'existence individuelle. Il persiste un instant l'impression de se fondre en une lumière bleutée puis

jaune d'or suivie enfin d'une irradiation d'éblouissante blancheur accompagnée d'une très vague sensation de fraîcheur et de très grande légèreté. Toute notion de « moi » est abolie. Il n'y a que cet éblouissement, éblouissement animé cependant, en mode successif d'abord, puis finalement en mode simultané, d'un lent mouvement d'expansion et de contraction, d'une pulsation. Plus ni temps ni espace, ni moi ni non-moi mais un éblouissement et une pulsation accompagnés d'une joie et d'une béatitude intense, mais qui cependant ne peuvent être appelés joie et béatitude au sens ordinaire du terme. Quelque chose d'inoubliable et d'infiniment inexprimable. Bien que l'état dure plus d'une heure, il est perçu à la fois comme un éclair et comme l'éternité. Après retour à la conscience du corps et des objets extérieurs il faut de longues minutes pour que le contrôle des mouvements soit repris et que la posture puisse être quittée. Longtemps après persiste une sensation de grande légèreté et de légère chaleur le long de la colonne vertébrale. Il en demeure une paix extraordinaire ».

Cette description, de laquelle je pourrais rapprocher celle ou Ruysbrœck dit de son côté percevoir la « plénitude de la Vie divine » comme lumière et comme une immense et lente « pulsation » — et ceci n'est peut-être pas sans rapport avec le fameux symbolisme du « cœur » — cette description, je l'ai montrée à un autre et vénérable expérimentateur du Yoga. Ceci, m'a-t-il répondu, est exact, mais ce n'est pas encore l'état ultime, l'état si dur à atteindre, car ici c'est encore le domaine du Manifesté, puisque deux attributs sont perçus : Lumière et Mouvement, or il y a plus haut le Non-Manifesté qui est sans attributs.

Ce Non-Manifesté qui est le Grand Abîme, quels mystiques l'ont atteint ? Et l'eussent-ils atteint comment eussent-ils pu en parler ? Bœhme dans sa vision mémorable ne perçait-il pas déjà une vague et première différenciation, encore ne la perçoit-il que d'une façon toute extérieure, en mode dualiste et non en mode « d'Identité Suprême ».

Et pour terminer, voici quelques lignes qui montrent bien la différence entre les deux voies des mystiques :

« Ruysbrœck a-t-il eu des visions ? Non. Ruysbrœck approuvait-il les visions ? Non. L'extase de Ruysbrœck est dénuée de tout caractère antropomorphique. Bien plus, il met en garde contre les visions : elles sont un piège que tend l'orgueil spirituel. Il décrit dans le Livre des Quatre Tentations *ceux qui « voudraient que Dieu leur envoyât un ange ou un saint qui les instruise et leur dise comment*

il leur faut vivre et aussi si leurs actes sont agréables à Dieu » ainsi que ceux « qui voient le Christ sous une forme corporelle et qui apprennent de Dieu qu'ils sont chéris de lui ». Ailleurs il parle des « images qui peuvent être vraies ou fausses » et des voix intérieures « Gouttes de miel d'une fausse douceur dans lesquelles l'homme se complaît, qui trompent et souillent les âmes ».

Enfin ai-je besoin de rappeler que le fait d'atteindre ces états ne doit pas détacher l'homme revenu sur « la terre » de tout lien à l'action. Le meilleur exemple en est donné par ce commensal de Ruysbrœck qui revenu de ses extases se donnait tout entier à la préparation des mets de la communauté, comme si pour lui il n'existait rien de plus important que ce travail culinaire et purement matériel.

Et n'est-ce pas avec leur cœur, et non pas simplement avec leur cerveau, qu'ils comprenaient, eux qui avaient atteint l'Union, cette parole de Christ : « Aimez-vous les uns les autres » ainsi que ses deux commandements — qui n'en sont qu'un. — « Voici le premier commandement : Vous aimerez votre Dieu de toute votre âme et de toutes vos forces, et voici le second, qui lui est semblable : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même. » Matthieu 22-39. Ce prochain qu'ils savaient si bien n'être qu'Un avec eux dans le Dieu-Verbe.*

ARGOS.

« ET-TAWHÎD »

La doctrine de l'Unité, c'est-à-dire l'affirmation que le Principe de toute existence est essentiellement Un, est un point fondamental commun à à toutes les traditions orthodoxes, et nous pouvons même dire que c'est sur ce point que leur identité de fond apparaît le plus nettement, se traduisant jusque dans l'expression même. En effet, lorsqu'il s'agit de l'Unité, toute diversité s'efface, et ce n'est que lorsqu'on descend vers la multiplicité que les différences de formes apparaissent, les modes d'expression étant alors multiples eux-mêmes comme ce à quoi ils se rapportent, et susceptibles de varier indéfiniment pour s'adapter aux circonstances de temps et de lieux. Mais « la doctrine de l'Unité est unique » (suivant la formule arabe : *Et-Tawhîdu wâhidun*), c'est-à-dire qu'elle est partout et toujours la même, invariable comme le Principe, indépendante de la multiplicité et du changement qui ne peuvent affecter que les applications d'ordre contingent.

Aussi pouvons nous dire que, contrairement à l'opinion courante, il n'y a jamais eu nulle part aucune doctrine réellement « polythéiste », c'est-à-dire admettant une pluralité de principes absolue et irréductible. Ce « pluralisme » n'est possible que comme une déviation résultant de l'ignorance et de l'incompréhension des masses, de leur tendance à s'attacher exclusivement à la multiplicité du manifesté : de là

l'« idolâtrie » sous toutes ses formes, naissant de la confusion du symbole en lui-même avec ce qu'il est destiné à exprimer, et la personnification des attributs divins considérés comme autant d'êtres indépendants, ce qui est la seule origine possible d'un « polythéisme » de fait. Cette tendance va d'ailleurs en s'accentuant à mesure qu'on avance dans le développement d'un cycle de manifestation, parce que ce développement lui-même est une descente dans la multiplicité, et en raison de l'obscuration spirituelle qui l'accompagne inévitablement. C'est pourquoi les formes traditionnelles les plus récentes sont celles qui doivent énoncer de la façon la plus apparente à l'extérieur l'affirmation de l'Unité ; et, en fait, cette affirmation n'est exprimée nulle part aussi explicitement et avec autant d'insistance que dans l'Islamisme où elle semble même, si l'on peut dire, absorber en elle toute autre affirmation.

La seule différence entre les doctrines traditionnelles, à cet égard, est celle que nous venons d'indiquer : l'affirmation de l'Unité est partout,mais, à l'origine, elle n'avait pas même besoin d'être formulée expressément pour apparaître comme la plus évidente de toutes les vérités, car les hommes étaient alors trop près du Principe pour la méconnaître ou la perdre de vue. Maintenant au contraire, on peut dire que la plupart d'entre eux, engagés tout entiers dans la multiplicité, et ayant perdu la connaissance intuitive des vérités d'ordre supérieur, ne parviennent qu'avec peine à la compréhension de l'Unité; et c'est pourquoi il devient peu à peu nécessaire, au cours

de l'histoire de l'humanité terrestre, de formuler cette affirmation de l'Unité à maintes reprises et de plus en plus nettement, nous pourrions dire de plus en plus énergiquement.

Si nous considérons l'état actuel des choses, nous voyons que cette affirmation est en quelque sorte plus enveloppée dans certaines formes traditionnelles, qu'elle en constitue même parfois comme le côté ésotérique, en prenant ce mot dans son sens le plus large, tandis que, dans d'autres, elle apparaît à tous les regards, si bien qu'on en arrive à ne plus voir qu'elle, quoiqu'il y ait assurément, là aussi, bien d'autres choses, mais qui ne sont plus que secondaires vis-à-vis de celle-là. Ce dernier cas est celui de l'Islamisme, même exotérique ; l'ésotérisme ne fait ici qu'expliquer et développer tout ce qui est contenu dans cette affirmation et toutes les conséquences qui en dérivent, et, s'il le fait en termes souvent identiques à ceux que nous rencontrons dans d'autres traditions, telles que le Vêdânta et le Taoïsme, il n'y a pas lieu de s'en étonner, ni de voir là l'effet d'emprunts qui sont historiquement contestables; il en est ainsi simplement parce que la vérité est une, et parce que, dans cet ordre principiel, comme nous le disions au début, l'Unité se traduit nécessairement jusque dans l'expression elle-même.

D'autre part, il est à remarquer, toujours en envisageant les choses dans leur état présent, que les peuples occidentaux et plus spécialement les peuples nordiques, sont ceux qui semblent éprouver le plus de difficultés à comprendre la doctrine de l'Unité, en

même temps qu'ils sont plus engagés que tous les autres dans le changement et la multiplicité. Les deux choses vont évidemment ensemble, et peut-être y a-t-il là quelque chose qui tient, au moins en partie, aux conditions d'existence de ces peuples : question de tempérament, mais aussi question de climat, l'un étant d'ailleurs fonction de l'autre, au moins jusqu'à un certain point. Dans les pays du Nord, en effet, où la lumière solaire est faible et souvent voilée, toutes choses apparaissent aux regards avec une égale valeur, si l'on peut dire, et d'une façon qui affirme purement et simplement leur existence individuelle sans rien laisser entrevoir au delà ; ainsi, dans l'expérience ordinaire elle-même, on ne voit véritablement que la multiplicité. Il en est tout autrement dans les pays où le soleil, par son rayonnement intense, absorbe pour ainsi dire toutes choses en lui-même, les faisant disparaître devant lui comme la multiplicité disparaît devant l'Unité, non qu'elle cesse d'exister selon son mode propre, mais parce que cette existence n'est rigoureusement rien au regard du Principe. Ainsi, l'Unité devient en quelque sorte sensible : ce flamboiement solaire, c'est l'image de la fulguration de l'œil de Shiva, qui réduit en cendres toute manifestation. Le soleil s'impose ici comme le symbole par excellence du Principe Un (*Allahu Ahad*),qui est l'Etre nécessaire, Celui qui seul Se suffit à Lui-même dans Son absolue plénitude (*Allahu Es-Samad*), et de qui dépendent entièrement l'existence et la subsistance de toutes choses, qui hors de Lui ne seraient que néant.

Le « monothéisme «, si l'on peut employer ce mot

pour traduire *Et-Tawhîd*, bien qu'il ne restreigne quelque peu la signification en faisant penser presque inévitablement à un point de vue exclusivement religieux, le « monothéisme », disons-nous, a donc un caractère essentiellement « solaire ». Il n'est nulle part plus « sensible » que dans le désert, où la diversité des choses est réduite à son minimum, et où, en même temps, les mirages font apparaître tout ce qu'a d'illusoire le monde manifesté. Là, le rayonnement solaire produit les choses et les détruit tour à tour ; ou plutôt, car il est inexact de dire qu'il les détruit, il les transforme et les résorbe après les avoir manifestées. On ne pourrait trouver une image plus vraie de l'Unité se déployant extérieurement dans la multiplicité sans cesser d'être elle-même et sans en être affectée, puis ramenant à elle, toujours selon les apparences, cette multiplicité qui, en réalité, n'en est jamais sortie, car il ne saurait rien y avoir en dehors du Principe, auquel on ne peut rien ajouter et duquel on ne peut rien retrancher, parce qu'Il est l'indivisible totalité de l'Existence unique. Dans la lumière intense des pays d'Orient, il suffit de voir pour comprendre ces choses, pour en saisir immédiatemnt la vérité profonde ; et surtout il semble impossible de ne pas les comprendre ainsi dans le désert, où le soleil trace les Noms divins en lettres de feu dans le ciel.

RENÉ GUÉNON.

Gebel Seyidna Mousa, 23 shawal 1348 H.
Mesr, Seyidna El-Hussein, 10 moharram 1349 H.
(anniversaire de la bataille de Kerbel)

La réalisation métaphysique dans le Lamaïsme mongol

d'après POZDNÉIEV.

Sous le titre *Dhyâna und Samâdhi im Mongolischen Lamaismus*, une brochure assez intéressante a été publiée il y a trois ans en Allemagne, dans la collection *Untersuchungen zur Geschichte des Buddhismus und verwandter Gebiete*, dont elle forme le numéro XXIII (1). Cette brochure donne la traduction allemande d'une trentaine de pages extraites d'un ouvrage russe assez connu, mais inaccessible à la plupart des Européens occidentaux en raison de la langue dans laquelle il est écrit, les *Esquisses de la vie des monastères bouddhistes et du clergé bouddhiste dans la Mongolie* (telle est la traduction du titre russe) par le professeur Alexis Matféiévitch Pozdnéiev (Saint-Pétersbourg, 1887). Nous donnerons un compte-rendu assez détaillé de ces pages, car, d'une part on a peu de renseignements sur le Lamaïsme mongol et, d'autre part, la traduction en question n'est elle-même d'aucune utilité pour ceux des lecteurs du *Voile d'Isis* qui ne savent pas l'allemand.

Comme le fait remarquer dans sa préface le traduc-

1. Cette collection est aujourd'hui éditée par l'*Orient-Buchhandlung Heinz Lafaire K.-G.* à Hanovre. Elle constitue un tirage séparé de travaux parus, soit dans la *Zeitschrift für Buddhismus*, à laquelle collaborent souvent des universitaires, soit dans la revue néo-bouddhiste *Der Pfad*.

teur, M. W. A. Unkrig, ce sont surtout les savants russes qui, avant la guerre, se sont consacrés à l'étude de la langue et du lamaïsme mongols. Parmi ces auteurs, dont les œuvres sont malheureusement lettre close pour la plupart des chercheurs occidentaux, Pozdnéiev (mort en 1920) occupait une place importante. Il avait fait de longs voyages dans l'Asie centrale, c'est lui qui avait organisé l'Institut d'études orientales de Vladivostock et, pour autant qu'il n'était pas en Asie, il occupait la chaire de langue et de littérature mongoles à l'Université de Saint-Pétersbourg. Ses informations ne sont donc pas celles du premier venu.

On connaît le sens des deux mots sanscrits *dhyâna* et *samâdhi*, lesquels, presque synonymes, semblent pouvoir être rendus sans trop d'inexactitude par « contemplation » ou « état de contemplation ». Il est certainement inutile d'entrer ici dans l'examen des distinctions, différentes suivant les cas, qu'il faudrait établir entre l'un et l'autre de ces termes. Dans les livres bouddhistes canoniques, *dhyâna* (en pâli, *jhâna*) est employé notamment pour désigner quatre degrés particuliers de la contemplation (les quatre *jhânas*), degrés auxquels on parvient par le *samâdhi* ou concentration de l'esprit. Dans d'autres textes, comme dans celui de Pozdnéiev, la distinction faite entre les deux termes est différente : *dhyâna* est pris dans le sens général de contemplation et c'est *samâdhi* qui en désigne un état ou degré particulier.

Pozdnéiev nous apprend que, parmi les lamas dits contemplatifs (*diyanci* ou *dayanci* — pluriel : *dayan-*

cinar — mot dérivé de *diyan*, forme mongole de *dhyâna*), il faut distinguer ceux, extrêmement peu nombreux, qui consacrent leur vie entière à la contemplation, et ceux qui ne s'y adonnent que pendant une certaine période de temps, qui est, soit de trente, soit de quarante-neuf jours. Dans ce dernier cas, le lama, par un jour d'été, part avec quelques novices et va planter sa tente dans un endroit solitaire, où, tout le temps que durent ses exercices, il ne voit aucun visage humain, pas même celui du novice qui lui porte, à un lieu convenu d'avance, sa nourriture. Pozdéniev estime qu'un vingtième environ des lamas aisés a ainsi accompli sa « période de *dhyâna* ».

Les lamas dont la vie tout entière est vouée à la contemplation vivent dans des couvents spéciaux, appelés *kit* ou *k'it* (variantes : *keït* et *kiit*). Le personnel dirigeant de ces monastères est très réduit et les offices liturgiques y sont rares, les ascètes quittant rarement leurs cellules. Pozdnéiev a visité deux de ces couvents, l'un à *Ulân baxcà* près d'Urga, et l'autre à *Tsaghân ûlaïn sümè* (« le temple de la montagne blanche »), sur le territoire des *Caxar* ou *Tsaxar*. Il a réussi à passer six jours dans ce dernier couvent, mais sans qu'il lui fût permis de parler aux *dayancinar*. Les renseignements qu'il reproduit lui ont été communiqués par le *nirbà* (trésorier) du monastère, chez lequel il habitait.

Les lamas qui demandent l'admission au *kit* sont généralement âgés de trente-cinq à quarante ans. Ils sortent d'une des écoles spéciales, où « les doctrines

supérieures du Bouddhisme » (1) sont enseignées (2). Lorsqu'ils ont été admis dans le *kit*, ils reçoivent un instructeur qui est désigné par le sort : c'est celui des ascètes qui le premier sort de l'extase et apparaît dans la salle des offices sacrés. Une fois instruit, le nouvel arrivant prend possession de l'abri qu'on lui a construit et ses visites à son maître s'espacent de plus en plus. Au sujet de ces visites, voici ce que nous apprend Pozdnéiev. Lorsqu'un élève se présente devant son maître, il doit se prosterner devant lui en s'allongeant sur le sol de toute sa longueur et embrasser ses genoux ; le maître le bénit en lui plaçant la main sur la tête et alors seulement il a le droit d'exposer sa requête. Il est arrivé plusieurs fois qu'un élève, après s'être prosterné sur le sol, a constaté que son maître était en extase et, pour ne pas interrompre sa contemplation, est resté plusieurs jours immobiles les bras allongés. Il arrive aussi parfois que l'instructeur, sortant du *dhyâna*, remarque que l'élève, étendu à ses pieds, est lui-même en extase; alors il doit prendre encore plus de soin de ne rien faire qui puisse l'éveiller, car « le *dhyâna* réalisé sous le regard du maître est le plus chargé de bénédictions et il n'est pas rare qu'il conduise à l'illumination totale ».

Il n'est pas sans intérêt de noter que le régime alimentaire des *dayancinar* n'est pas végétarien. Vers cinq heures de l'après-midi, chaque lama reçoit sa ration journalière, composée de bouillon, d'un petit

1. Du Bouddhisme du Nord, bien entendu.

2. Ce sont les écoles *mTs'an-nid* ou *Tsén gnid* (en mongol : *belge cinar*), mentionnées notamment par Mme Alexandra David-Neel dans *Mystiques et magiciens du Thibet*, p. 99.

morceau de viande et de thé. On sait qu'au Thibet les lamas sont loin d'être tous végétariens ; ici nous voyons qu'une nourriture carnée — très légère, il est vrai — est prise, non pas par des docteurs ou par des moines ordinaires, ce qui ne signifierait pas grand'chose, mais par des hommes entièrement adonnés à la contemplation (1). On observera aussi que la règle du Bouddhisme du Sud, qui interdit toute absorption de nourriture après midi, n'est pas plus respectée que celle proscrivant toute nourriture animale.

Pozdnéiev réussit un jour à se faire accorder par le *nirbà* la permission de l'accompagner lors de la distribution de la nourriture. Il dépeint l'impression « terrible, paralysante » qu'il ressentit à la vue du premier ascète : d'une maigreur extrême, le visage blême et émacié, assis dans l'attitude de la prière, le lama ressemblait plutôt à une statue de cire qu'à un homme. Les yeux étaient fermés et l'immobilité du corps complète : pendant les cinq minutes que que Pozdnéiev l'observa, pas un muscle ne bougea. Le *nirbà*, accompagné de notre érudit, continua sa tournée. Presque partout, le même spectacle s'offrit aux yeux de Pozdnéiev, qui rapporte que *sur les dix-huit ascètes qu'il a vus, quinze étaient en extase.*

Pozdnéiev, fortement ému par tout ce qu'il venait de voir accabla le *nirbà* de questions sur la vie des lamas, l'objet de leurs méditations et les moyens d'y atteindre. Le *nirbà* finit par lui remettre un manuscrit

1. On trouvera à ce sujet une indication intéressante dans l'ouvrage précité de Mme Alexandra David-Neel, p. 57 et 58.

d'une vingtaine de feuillets intitulé « Le guide véridique indiquant l'idée fondamentale du *dhyâna* et la méthode de la contemplation ». Pozdnéiev donne un résumé de ce livre, complété par les explications verbales du *nirbà*.

Celui qui veut consacrer sa vie à la contemplation doit d'abord se chercher un maître expérimenté qui soit pour lui un ami protecteur et qui sache le défendre aussi bien de la présomption que des tentations des mauvais démons (*simnus*). On distingue quatre sortes de *simnus* :

ceux du monde des dieux, qui provoquent la volupté ;

ceux du corps, qui provoquent l'obscurcissement de l'esprit ;

ceux de l'esprit, qui provoquent la colère ;

ceux du Roi de la Mort, qui provoquent l'avarice.

L'élève doit naturellement renoncer à toute occupation séculière et à toute visite d'étrangers ; mais, étant données les difficultés de son entreprise, on lui concède certains agréments physiques, par exemple d'assez bons vêtements et une assez bonne nourriture, afin qu'il atteigne plus aisément à une tranquillité complète du corps et de l'âme.

Nous passons sur les préparatifs de la concentration. Il est à remarquer, cependant, que le Mongol, une fois assis à l'orientale, se balance légèrement pendant quelque temps, « jusqu'à ce que » son corps soit parfaitement droit, la nuque et la colonne vertébrale, d'une part, la pointe du nez et l'ombilic, d'autre

part, formant une ligne verticale. Les yeux mi-clos, l'ascète commence des exercices respiratoires, qui ont pour objet d' « affiner » le souffle, de sorte que la respiration s'effectue sans aucun bruit ou sifflement et sans aucune sensation de mouvement. En cas de danger de distraction, l'élève dirige son regard vers son ombilic ; en cas de danger de sommeil (défaut opposé à la distraction), il fixe la pointe du nez ou la place située entre les deux sourcils.

Voici maintenant les informations données par Pozdnéiev sur les différents *samâdhis*, c'est-à-dire sur les différentes étapes de la réalisation métaphysique à laquelle l'ascète consacre sa vie.

La « méditation », fait observer notre auteur, a une importance considérable dans l'ascèse bouddhiste. C'est un peu un remède universel. Elle a notamment pour objet :

1° d'élever l'intelligence au-dessus du monde matériel pour la faire pénétrer dans les mystères cachés du monde spirituel ;

2° de détacher pour toujours l'esprit des passions et des conditions de l'existence terrestre ;

3° d'acquérir des dons surnaturels (1).

Les *samâdhis* qui ne visent qu'à détacher temporairement l'esprit des objets sensibles sont d'un ordre inférieur et sans lien entre eux ; leur caractéristique est d'être accompagnés de visions. Ceux qui tendent aux deux dernières fins ne sont jamais accompagnés de

1. Voilà un langage bien " exotérique ", puisque la contemplation, qui est la réalisation de la vérité, ne peut avoir d'autre fin qu'elle-même.

visions ; ils sont en outre ordonnés hiérarchiquement et forment les degrés d'une ascension progressive.

L'ensemble des *samâdhis* constitue la suppression graduelle des conditions (1) définissant les trois mondes en lesquels les Bouddhistes partagent l'Univers :

le monde des plaisirs sensibles (en pâli : *kâmâvacara*)

le monde des formes supérieures (*rûpâvacara*),

le monde de l'informel (*arûpâvacara*) (2).

1° Pour les *samâdhis* de la première catégorie, à savoir les *samâdhis accompagnés de visions,* Pozdnéiev en décrit quatre, qui sont :

la méditation de l'impureté et des squelettes,

la vision de Bouddhâ,

l'intuition de Bouddha dans son corps mortel et dans son corps spirituel.

la méditation de l'amour.

La méditation de l'impureté et des squelettes a pour objet d'extirper les vœux passionnés et les désirs mondains. L'ascète auquel son maître a conseillé cette « méditation » dirige son regard et son attention sur le gros orteil de son pied gauche et se représente en son milieu un petit abcès blanc. Ici commence la vision, qui est d'ailleurs dirigée par l'ascète lui-même ou par son maître. L'abcès apparaît comme réel, la moitié de l'orteil devient blanchâtre, les autres orteils commencent à leur tour à se décomposer. Alors

1. On reconnaît les *upâdhis* hindous.

2. Il est inutile de faire remarquer que ces trois mondes ne sont qu'un démarquage du *Tribhuvana* de la tradition hindoue (monde corporel, monde subtil et monde informel). Il faudrait se garder, d'autre part, d'établir une correspondance entre ces trois mondes et les trois fins de la contemplation qui viennent d'être indiquées.

le lama ressent une impression de chaleur et, particulièrement sous le cœur, une brûlure devient sensible. Des abcès apparaissent sur tout le corps, qui n'est bientôt plus qu'une grande plaie suppurante et dont finalement il ne reste plus que le squelette. Le lama transforme ensuite en squelettes tous les êtres qui peuplent l'univers et voit tous ces squelettes s'entrechoquer, se briser l'un l'autre et tomber en poussière. Subitement s'élève une immense flamme et tout est consumé. Pendant cette vision le lama est saisi d'effroi et tremble de tous ses membres, mais il ne peut sortir de son état sans une intervention de son maître. Lorsque la vision n'a pas opéré pleinement son effet, qui doit être, comme il a été dit, de détruire tout désir sensible, toute inclination mondaine, le maître fait réaliser à l'élève d'autres visions encore plus effrayantes ou repoussantes (embrasement du monde, démons gigantesques, combats de dragons ou de serpents, etc.). Parfois l'élève est si épouvanté que ses forces l'abandonnent et qu'il reste plusieurs jours malade. Lorsque le but de la vision a été atteint, l'élève voit sortir de son propre squelette une étoile claire, accompagnée de vingt à quarante petites boules d'or. Alors une perle lumineuse sort de son front (1), puis, au bout d'un certain temps, en descend, traverse la terre, l'eau, le feu, l'air et l'espace vide et, après avoir atteint l'« extrémité de l'univers », rentre avec

1. Peut-on dire qu'alors le “ sens de l'éternité „ a été recouvré ou qu'il s'agit seulement d'un aspect inférieur du symbolisme de l'*urna* (cf. René Guénon, *Le Roi du Monde*, p. 52) ? Nous inclinons pour la seconde hypothèse, puisqu'il ne s'agit que de réalisations dans la partie inférieure de l'état subtil.

sa lumière dans le corps de l'ascète, non par le front, comme elle en est sortie, mais par l'ombilic.

La vision de Bouddha a pour objet de libérer l'élève de l'obscurcissement intellectuel. Pendant sept jours, l'élève se représente, d'une façon vive et détaillée, l'image de Bouddha dans toute sa majesté et sa magnificence. Lorsque cette image est bien gravée en lui, il se retire dans sa cellule et, les yeux fermés, concentre sur elle ses pensées (1). Il dirige son attention vers son *front* et voit une série d'images de Bouddha en sortir l'une après l'autre, s'éloigner plus ou moins, suivant son pouvoir de concentration, puis revenir et rentrer en l'ordre dans son corps. Le lama dirige ensuite son attention sur son *cœur* et bientôt en sortent une succession de Bouddhas, tenant chacun en sa main un *vajra* de saphir (2) et précédés et suivis de saints auréolés. Le dernier Bouddha s'arrête, appuie son *vajra* sur le cœur de l'ascète, puis tous les Bouddhas rentrent les uns après les autres dans le cœur. Un degré plus élevé d'entraînement permet à l'ascète de faire sortir des Bouddhas par tous les pores de sa peau ; ces Bouddhas remplissent l'espace

1. Ceci doit être rapproché des procédés de réalisation par fixation du regard appelés (en pâli) *kasinas* Le *kasina* doit être fixé jusqu'à ce que son image persiste lorsque les yeux sont fermés. Ce premier résultat obtenu, l'élève doit se lever, rentrer chez lui et concentrer son esprit sur l'image ainsi « saisie » (*uggaha-nimitta*), jusqu'à ce qu'apparaisse un reflet beaucoup plus clair, sans couleur ni forme et qui n'appartient plus à l'ordre de la perception grossière L'apparition de ce reflet, dit *patibhâga nimitta*, marque l'entrée dans l'état de concentration proche du *jhâna* (*upacârâ samâdhi*). Cf. à ce sujet le *Visuddhi-Magga* de Buddhaghosa, chapitre IV.

2. On sait que le *vajra* (en thibétain *rdo-rje*, en mongol *vacir* ou *ocir*) est un sceptre doué de vertus magiques et symbolisant la foudre. *Vajra* est le nom sanscrit de la foudre, qui est l'arme d'Indra.

entier dans ses quatre directions, pour être enfin, comme les précédents, successivements réabsorbés. L'ascète concentre enfin son attention sur son *ombilic* et, au bout d'un certain temps, y aperçoit une grosseur qui s'élève et devient un magnifique lotus,dont la tige est de saphir et la couronne d'or. Sur ce lotus est assis un Bouddha, de l'ombilic duquel naît bientôt un nouveau lotus, un nouveau Bouddha et ainsi de suite. L'immense chaîne des lotus et des Bouddhasest ensuite réabsorbée et une vision analogue, où des lotus sortent de tous les pores de la peau, vient prendre rang à ce stade de la « méditation ». Enfin, recommençant à fixer son nombril, le lama voit jaillir du sommet de sa tête une flamme de cinq couleurs, cachant cinq « choses merveilleuses » et au centre de laquelle trône un Bouddha. De la bouche de ce dernier sortent d'innombrables lotus, qui remplissent tout l'univers, et de son ombilic cinq lions, qui mangent toutes les fleurs, puis rentrent dans le corps du Bouddha. La flamme aux cinq couleurs disparaît également dans le corps du Bouddha, qui rentre lui-même dans le sommet de la tête de l'ascète. Cette dernière vision est dite le saut des lions ; pendant qu'elle se produit, le corps du lama est plongé dans une clarté dorée et des rayons de lumière le traversent suivant les quatre directions de l'espace.

L'intuition de Bouddha dans son corps mortel et dans son corps spirituel a pour objet de procurer à l'élève l'intrépidité spirituelle. Elle paraît consister en une vision intense de l'image du Bouddha, accompagnée de réflexions salutaires sur les choses péris-

sables, sur la Délivrance et sur les perfections du Bouddha.

Le *samâdhi* de l'amour vise à extirper du cœur de l'ascète la colère et la haine. Ce dernier *samâdhi*, d'un caractère dantesque et dont Pozdnéiev donne, comme des deux premiers une description détaillée, commence par des visions infernales et se termine par des visions célestes. L'ascète se voit lui-même soulageant les créatures, leur prêchant la loi, les élevant de sphère en sphère et les conduisant vers une lumière intense dans laquelle elles disparaissent.

Tels sont les quatre premiers *samâdhis* dont parle Pozdnéiev. Si nous nous y sommes arrêté un peu longuement, nous l'avons fait pour les raisons suivantes.

En premier lieu, il est souvent question, dans les ouvrages bouddhistes, de « méditations », de « considérations », de « représentations », conseillées comme de puissants moyens de perfectionnement spirituel. On pourrait être tenté d'interpréter ces exercices comme des méditations au sens propre du mot, c'est-à-dire comme des suites de réflexions s'enchaînant sur un sujet donné. Or ici nous voyons clairement qu'il s'agit de tout autre chose, à savoir de « visions », c'est-à-dire de réalisations dans l'ordre subtil (psychique). Nous ne voudrions pas, cependant, présenter cette interprétation comme exclusive, d'autant moins qu'il y a des textes auxquels elle paraît bien ne pas pouvoir s'appliquer. La confusion entre le métaphysique et le psychologique, que l'on trouve dans tous les textes dits bouddhistes — et dans la mesure même, semble-t-il, où ce qualificatif leur est réellement

applicable — en rend particulièrement délicate l'interprétation. Du moins ne faudrait-il pas tomber dans l'erreur, assez courante dans le « grand public » européen, de considérer le Bouddhisme comme un enseignement purement moral et d'interpréter la méditation bouddhique comme un simple exercice rationnel. Le Bouddhisme, celui « du Sud » comme celui « du Nord », est essentiellement un enseignement, qu'il ne saurait être question d'apprécier ici, sur les moyens d'arriver à la « Délivrance ». Or la notion de la Délivrance est nettement d'ordre métaphysique, c'est-à-dire qu'elle n'est ni morale, ni psychologique.

Le second point à relever dans ces premières descriptions de Pozdnéiev, c'est le caractère « merveilleux » des visions. Voilà des « expériences » qu'un Européen qualifierait sans doute d'« extraordinairement intéressantes » et qui, à moins d'être purement et simplement niées *à priori*, ne manqueraient pas de provoquer ici bien des discussions ardentes parmi les savants et les philosophes. Les Orientaux, cependant, les considèrent comme des réalisations de l'ordre le plus inférieur, comme étant en elles-mêmes « sans valeur » et comme pouvant même devenir facilement un obstacle pour ceux qui visent à des buts spirituels élevés (1). On ne saurait trop insister, croyons-nous, sur l'opposition qui existe aujourd'hui entre l'Occidental, lequel, du fait même de sa mentalité « expérimentaliste » ou plutôt empiriste, n'attache de valeur

1. Les lecteurs du *Voile d'Isis* n'auront pas oublié les intéressantes remarques faites à ce sujet par Argos à la fin de sa chronique du mois dernier.

qu'aux phénomènes, et l'Oriental qui ne cherche qu'à s'en détourner pour atteindre l'éternel et l'informel, c'est-à-dire pour atteindre ce dont nous ne trouvons ici-bas un reflet direct que dans l'ordre de l'intelligence.

2° Les *samâdhis supérieurs* paraissent moins extraordinaires, bien qu'ils le soient certainement plus en réalité ; la raison en est simplement que, plus l'ascète progresse dans sa contemplation, et plus les mots lui manquent pour exprimer ce qu'il « voit ». Ces *samâdhis*, qui correspondent aux huit cieux bouddhiques, forment un ensemble appelé « les huit renoncements » *(naïman tebcil)* ou « les huit passages » ou « les huit descentes en soi-même » *(die acht Selbstversenkungen)*. L'expression « passage » montre bien que chacun d'eux n'est qu'un stade dont la valeur est toute relative ; c'est là un point sur lequel Pozdnéiev insiste à nombreuses reprises.

La méditation de l'impureté et des squelettes, décrite sommairement plus haut, constitue une bonne préparation à l'obtention des états supérieurs de réalisation. L'ascète s'adonne à cet exercice, jusqu'à ce qu'une lumière sorte de son propre squelette, et une lumière d'un tel éclat qu'il puisse voir son cœur, « siège de ses pensées » ; il ressent alors un bien-être indicible et a atteint l'état de contemplation le plus élevé dans la sphère des visions. D'autres « méditations » (comme celle du Roi de la Mort, celle de Bouddha, etc.) peuvent aussi l'aider à se débarrasser des liens du monde sensible.

Les huit *samâdhis* supérieurs décrits ou mention-

nés par Pozdnéiev sont ceux, bien connus, que l'on rencontre dans tous les grands ouvrages bouddhistes : les quatre *jhânas* et les quatre *samâdhis* informels.

Les *quatre jhânas* constituent des réalisations dans la partie supérieure de l'état subtil, donc encore formelles. Ils rappellent beaucoup, sans leur être tout à fait identiques, les quatre degrés du « *samâdhi* conscient » dont il est question dans les Yoga-Sûtras de Patanjali (1).

Suivant les *suttas* bouddhistes, le premier *jhâna* est caractérisé par la continuation de l'activité mentale ; il est accompagné de joie (*pîti*) et d'un sentiment de bonheur (*sukha*). Pozdnéiev précise que le corps de l'ascète devient harmonieux, léger et transparent ; l'ascète a l'impression de s'éveiller d'un sommeil profond ; il ressent un bien-être inconnu, comparable à celui que l'on éprouve, un jour de chaleur accablante, en plongeant la main dans de l'eau fraîche. L'arrivée dans cet état est accompagnée d'une sorte de secousse psychologique, qui fait peu à peu place au calme, cependant que l'activité mentale de l'ascète s'accroît jusqu'à devenir particulièrement vive. L'ascète peut alors mettre à l'épreuve la puissance du *samâdhi* et, par exemple, colorer l'espace en bleu, jaune

1. Cette ressemblance entre l'un et l'autre enseignement est loin d'être la seule. Cf. le témoignage suivant de Sir Charles Eliot : " Examinant maintenant la façon dont les plus anciens écrits bouddhistes traitent de la méditation et de l'extase, nous sommes frappés par une ressemblance générale avec le programme exposé dans les Yoga-Sûtras et par mainte coïncidence de détail. Les exercices, les règles de conduite et les " pouvoirs „ susceptibles d'être acquis incidemment sont tous semblables „ (*Hinduism and Buddhism*, vol. I, p. 311). On sait d'ailleurs que le Bouddhisme n'a rien apporté de positif qui lui fût spécifiquement propre.

rouge ou blanc, ou encore le transformer en terre, eau, feu ou éther. Il est dans un état de réceptivité remarquable à l'égard des impressions du « nouveau monde » où il se trouve, mais où il ne doit pas s'attarder, car, si ses impressions deviennent trop vives, il peut retomber dans le monde sensible : « c'est ainsi que le vent met d'abord l'eau en mouvement, mais ensuite la vase du fond est elle-même agitée et vient troubler l'eau. » Il faut donc s'efforcer d'arriver au second *jhâna*.

A titre de curiosité, nous signalerons que, d'après l'*Abhidhammattha-Sangaha*, le premier *jhâna* donne accès à la « Suite de Brahma », aux « Prêtres de Brahma » et aux « Grands Dieux de Brahma ». Il est ajouté qu'après sa mort, l'ascète renaît dans la classe des dieux la plus élevée de toutes celles auxquelles l'extase l'a conduit.

Le second *jhâna* est caractérisé par l'arrêt de toute activité mentale ; c'est la « paix intérieure », « l'unité de l'esprit ». Il est également accompagné de joie et d'un sentiment de bonheur ; Pozdnéiev précise cependant que, dans cet état, le sentiment de « ravissement » est très supérieur au bien-être ressenti dans l'état précédent.

Suivant l'ouvrage pâli précité, le second *jhâna* donne accès aux « Dieux de splendeur limitée », aux Dieux de splendeur illimitée » et aux « Dieux rayonnants ».

Dans le troisième *jhâna*, qui paraît être identique au *sânanda* de la tradition hindoue, la « joie » (*pîti*) disparaît cependant que l'ascète ressent en lui un

« bonheur ». Pozdnéiev explique que le « bonheur » peut alors se développer complètement, n'étant plus en concurrence avec les impressions et conceptions du premier *jhâna,* ni avec la « joie » du second. Entre le bonheur ressenti dans ces deux premiers états et celui ressenti dans le troisième, il y a la même différence qu'entre le plaisir physique éprouvé par un homme qui en plein été se lave le visage à l'eau froide et celui éprouvé par un homme, qui, pendant la même saison, plonge tout son corps dans l'eau fraîche. L'ascète cependant ne doit pas se laisser arrêter par la satisfaction qu'il ressent alors.

Le troisième *jhâna* donne accès aux « Dieux de magnificence limitée », aux « Dieux de magnificence illimitée » et aux « Dieux de magnificence parfaite ».

Le quatrième *jhâna* est enfin celui de l'indifférence totale, obtenue après disparition de tout sentiment de bonheur ou de peine. Dans cet état, dit Pozdnéiev, l'ascète arrivé à la frontière du domaine des formes, perçoit tout ce qui se passe dans l'univers, il connaît tous les êtres et toutes leurs pensées. Il peut entrer dans des *samâdhis* spéciaux tendant à des fins charitables : par exemple, ceux par lesquels on fait disparaître l'effet du venin, on chasse la grêle, les épidémies, les démons, on fait tomber la pluie, on fait parler les muets, ressuscite les morts, etc.

D'après l'*Abhidhammattha-Sangaha,* ce quatrième degré d'extase donne accès aux « Dieux richement récompensés », aux « Dieux sans perception » et aux cinq « Demeures pures », à savoir : celle des « Dieux *Aviha* », celle des « Dieux non troublés », celle des

« Dieux facilement vus », celle des « Dieux voyant facilement » et celle des « Dieux sublimes ». Suivant l'*Anguttara-Nikâya* (IV, 190), l'ascète qui réalise les *jhânas* revêt une nature « angélique ».

Les *quatre samâdhis informels* sont ceux de l'espace illimité, de la conscience illimitée, du non-être et enfin de l'état supérieur à la fois à la pensée et à l'absence de pensée (1). Ici il ne peut plus être question de description et les indications données dans les textes se réduisent à un minimum.

Pozdnéiev rapporte que dans le *samâdhi* « de l'espace illimité », l'esprit de l'ascète flotte à travers l'espace comme un oiseau qui vient de s'échapper de la cage où il était enfermé. Le *samâdhi* « de la conscience illimitée » fait sortir le contemplatif du monde du changement, celui « du non-être », du monde de l'illusion. Le dernier *samâdhi* implique la suppression de toute détermination positive et conduit l'ascète à la frontière du Nirvâna.

Il n'est pas question dans cette énumération de l'état dit *nirodha-samâpatti*. Cet état, mentionné dans plusieurs textes, est très semblable à la mort naturelle et comporte la cessation de toute perception et de tout sentiment. Il est dit qu'il peut durer jusqu'à sept jours.

Pozdnéiev termine son exposé en émettant l'opinion, qui paraît avoir été celle du *nirbà*, qu'il est impossible d'atteindre le Nirvâna au cours d'un seul, et même de plusieurs cycles d'existence par le moyen

1. Ces expressions sont forcément inadéquates et elles restent bien obscures, faute d'explications un peu précises.

des « médications », car chaque degré de contemplation inclut en lui-même toute une série de degrés intermédiaires (1). Il reproduit d'ailleurs une liste de cent-seize différents *samâdhis*, qui lui fut remise par le *nirbà* et qui, en l'absence de tout éclaircissement, n'a guère qu'un intérêt de curiosité : l'infatigable *samâdhi* des *Shrâvakas* et des *Pratyêkabuddhas*, le *samâdhi* de la précieuse *mudrâ*, le *samâdhi* du lion, le bon *samâdhi* de la lune, etc., etc. C'est sur cette liste que se termine la brochure que nous venons de résumer.

André Préau.

1. Cf. D. T. Suzuki, *Essays in Zen Buddhism* : " Cent-huit *samâdhis* sont énumérés dans la *Mahâvyutpatti*. Ailleurs il est question d' " innombrables *samâdhis* „ . „ (p. 70, n. 2).

Traité du Secret de l'Arche Philosophique ou l'Arche ouverte autrement dite

LA CASSETTE DU PETIT PAYSAN

SECONDE PARTIE (1).

LORSQUE j'eus remercié de tout mon cœur, loué et exalté l'Eternel, seul Dieu Tout-Puissant, Créateur de toutes choses, pour la grâce qu'il m'avait fait de la révélation ci-dessus ; je pris ma seconde matière (la première matière suivra ci-après) ; je la baisai de joye comme une chose après laquelle j'avais langui et soupiré de tous mes sens, et au sujet de laquelle j'avais vécu tant d'années dans le doute, les misères, tristesses et anxiété ; je la considérai bien avec grand étonnement, surtout à cause qu'elle n'avait aucune apparence extérieure et néanmoins elle devait être capable d'accomplir et parfaire un si haut, important et surnaturel Ouvrage ; il me souvint en ce même moment de ce que le Paysan m'avait dit, que Dieu en avait ordonné ainsi pour des raisons très importantes, afin que les pauvres pareillement, et aussi bien que les riches en pussent jouir, et qu'aucun n'eût sujet de se plaindre envers Dieu, qu'il ait en cela préféré les riches aux pauvres ; non véritablement, les riches ne s'en soucient point et encore moins

1. Voir *1re partie*, n° de juin, p. 472 et suiv.

croyent-ils qu'une telle vertu se trouve cachée dans une si vile matière, comme on le peut lire au vingt-huitième feuillet du grand Rosaire ; *si nous nommions notre matière de son propre nom, les fols, les pauvres, et les riches ne croiraient point que ce soit elle* ; ainsi les pauvres la rencontrent plutôt à la main que les riches.

Quand donc j'eus bien enveloppé et enclos ma matière, je retournai au logis avec joye, chantant le long du chemin le Cantique. Je ne fus pas longtemps au logis, que je commençais à me fournir : 1° d'une bonne partie des choses nécessaires au Particulier, que le bon Paysan m'avait enseigné, afin qu'avec plus de repos et de fermeté je pusse vaquer à préparer l'universel ; ainsi je commençai au Nom de Dieu, j'achetai une quantité considérable de charbons, car cela en consomme beaucoup ; je bâtis à même fin des fourneaux et fours, fort utiles, et en peu de temps j'eus une provision considérable de charbon ; mais le Démon, ennemi du Christianisme, ne put souffrir cela, il m'excita plusieurs alarmes les unes sur les autres. Les voisins m'accusaient que je mettrais leurs maisons en flammes ; mes amis et autres personnes de connaissance me représentaient qu'il courait un bruit de fausses monnaies, et que je me déportasse d'une entreprise si vaine, crainte de tomber dans le soupçon ; que je devais plutôt m'occuper à l'exercice de la Jurisprudence, me disant qu'avec plus de raison, j'y trouverais plus de succès et de profit, parce que j'étais Docteur en Droit, et qu'il n'y avait que cet exercice seul qui fût capable de me fournir amplement ma subsistance.

Mais quoi qu'en bonne conscience je ne pus gagner mon pain par un tel moyen, je ne laissai pas de faire doubler grandement le prix du charbon, de sorte que les Forgerons et les Orfèvres m'accusèrent en Justice, comme étant la cause de la cherté, se plaignant qu'ils ne pouvaient pas continuer leurs Métiers, et avoir comme auparavant leur nourriture nécessaire, conséquemment qu'ils ne pouvaient à cause de cela continuer à la République le paiement des impôts et contributions, car je payais plus chèrement le charbon afin d'être préféré aux autres ; ils traitèrent ce sujet tout au long, si bien que le Conseil me fit faire la défense, et savoir en même temps que j'eusse à me désister de cet emploi du charbon, et vivre dans les Loix de ma vacation ; en somme le démêlé fut si ample, qu'il me fallut abattre mes fourneaux, partir de là, et chercher un bon ami qui m'avança de l'argent, afin que je pusse vaquer avec plus de repos à l'universel.

Toutefois je ne déclarai à personne le dessein que j'avais ; les mêmes tribulations et incommodités durèrent presque jusqu'à la troisième année ; Dieu sait quelles peines cela me donnait au cœur d'entendre mal parler de moi, sans pouvoir avancer dans l'Œuvre ; même je songeais que Dieu ne trouvât pas encore à propos de me le permettre : car il faut suivre le chemin où le destin nous mène et ramène. Le Comte Bernard de Trévisan témoigne semblablement avoir eu toute la science de l'universel parfaitement, deux ans auparavant qu'il l'eût pu mettre à effet à cause de plusieurs empêchements.

Durant mon voyage je conférai avec des gens Doctes, j'en devins plus savant, et nous nous donnâmes de mutuelles assistances par science et conférence, ainsi qu'on a coutume de faire ; je fis aussi amas de belle matière, de toutes sortes de mines et de pierres de travail '; mais je trouvai fort peu, non pas même plus de trois personnes qui tinssent le droit sentier physique ; ils voulaient tous se servir du Mercure vulgaire, de l'Or, de l'Antimoine, et de la mine de Cinabre ; et même des choses plus simples et moindres, en quoi ils erraient tous tant qu'ils étaient, ne travaillant et ne suivant pas le naturel sentier de la nature ; mais s'ils l'eussent suivi, ils n'eussent pas erré si misérablement ; outre cela un don de si grande excellence ne s'accorde pas à tous ; que chacun fasse son compte là-dessus, et s'éprouve bien avant que la perte et le dommage viennent à l'abattre et surprendre ; remarque cela, celui qui en est capable.

Comme donc j'eus fini le cours de mes voyages, je revins joyeux au logis, alors me vinrent bientôt revoir mes prétendus amis, voulant savoir où j'avais été si longtemps, ce que j'avais fait et ce que je voulais faire : je leur fis une brève réponse : le monde n'est-il pas assez grand, vous pensez peut-être que votre Ville fait tout le monde, et que hors d'icelle on ne se puisse nourrir ; mais si vous aviez tant soi peu essayé, vous en jugeriez tout autrement. Il y a, Dieu merci, assez de gens qui reçoivent et reconnaissent avec grand remerciement ce que vous méprisez et rejetez avec moquerie ; et vous saurez avec cela que doréna-

vant je ne vous causerai pas grande incommodité pour le charbon, car à présent je n'en ai pas besoin.

Ils s'étonnèrent fort de ces paroles, et secouaient la tête pour savoir où gisait le lièvre, mais je me privai tout à fait de leur compagnie ; je louai une maison où je ne pris qu'un garçon avec moi.

Après les grâces rendues à Dieu, par le grand désir que j'avais de l'Œuvre, je me résolus de l'accomplir. La patience et la persévérance étant la principale partie de l'Œuvre entier ; car tous les Philosophes l'écrivent, et c'est la clef de l'Art ; chacun peut facilement l'éprouver à sa confusion, en brûlant par le feu les fleurs, ou autrement brûlant la vertu croissante et la germinante nature ; c'est pourquoi il me fallait user de grande prudence. Je prenais bien garde aussi qu'il ne m'advînt quelque accident par la tardivité ou par manque de chaleur, comme en parle Théophraste en son Manuel, mais finalement par la bonté de Dieu, tout m'a bien réussi.

Or comme les vapeurs vénéneuses furent retirées de la Pierre, nos deux fleurs parurent, ainsi que notre Paysan l'avait dit, poussant belles, et doucement toufois. J'aperçus plutôt la blanche que la rouge n'étant pas encore parvenue à son degré. Je pris une petite feuille de la blanche, la goûtai et y trouvai véritablement un goût tout à fait doux, excellent et agréable, le semblable duquel je n'avais jamais éprouvé, et au sujet duquel je me réjouis lors grandement et de bon cœur. Le surplus de cette petite feuille, je le mis sur du fer rouge de feu, elle y coula subitement et tourna en fumée au même instant, à quoi je reconnus que

c'était la femelle, attendu qu'elle était si volatile et légère, et par ainsi j'usai d'une grande prudence, si bien qu'avec celle-là je me rendis maître de la rouge, laquelle ne se souciait en façon quelconque d'aucun travail, ni ne fuyait point, mais demeura constante et maîtresse du feu.

Toutefois, avant que j'eusse recouvré ces deux lys, j'eus d'assez grandes traverses, dont je ne veux faire ici mention, mais cela fut bientôt oublié, quand j'eus recouvert ces deux lys ; je pensai au Paysan, et m'étonnai de son profond et sublime jugement ; je suivis toujours l'instruction qu'il m'avait donnée, et joignis les deux lys ensemble, et en cette jonction j'aperçus lors des choses remarquables, à cause de quoi je les enfermai ensuite toutes deux en un beau vaisseau de cristal, que je posai tout doucement en un lieu qui donnait une grande chaleur.

Or comme le Soleil commençait à luire, le lys blanc vint à s'étendre, comme s'il eût été tout eau, et tout ainsi qu'on voit la rosée du matin sur l'herbe ou comme une larme claire de Soleil reluisante comme la pure Lune, toutefois avec une certaine réflection bleuâtre ; et y portant l'œil de plus près, je vis qu'elle avait consommé en eau et avalé la fleur rouge ; en sorte que je n'en pus pas voir la moindre feuille, elle ne pouvait pourtant pas cacher tout le rouge, le rouge est d'une complexion plus ardente et plus sèche, et la blanche plus froide et plus humide ; et comme la lueur du Soleil lui vint extérieurement en aide elle tâcha de se remontrer, mais elle ne put à cause de la force de la blanche, le naturel de laquelle prédomi-

nait encore ; toutefois elles combattirent doucement, s'accordant toutes deux également dans le Ciel, ou vers le Ciel, mais elles en furent rabattues et repoussées par les tourbillons des vents ; cela dura jusqu'à ce que toutes deux liées ensemble, furent contraintes de demeurer en bas, car la racine qui les avait pu faire croître leur était retranchée.

Alors commence la première matière de la Pierre et des Métaux, après cela l'obscurité commença peu à peu à paraître, et le Soleil et la Lune furent de plus en plus couverts cela dura un bon espace de temps, ainsi qu'il se peut lire au Traité du Comte Bernard de Trévisan ; cependant parut le signe pacifique et gracieux de l'Arc-en-Ciel, avec toutes sortes de couleurs admirables, dont le Paysan dit que ce serait un signe de réjouissance, et une augure de bonne foi.

Or, comme la Lune vint à se faire entrevoir, toutefois pas bien claire, le Soleil commença de luire plus ardemment, jusqu'à ce que la Lune fût pleine, et que transparente elle portât une lueur claire, comme si c'eût été toutes perles, et des morceaux de diamants légèrement pillés ; de quoi se réjouirent quatre Planètes ; car par ce moyen elles peuvent être muées de leur naturel imparfait en la splendeur de la Lune, et en sa nature, ce que le dit Comte Trévisan nomme en sa parabole, la chemise du Roi.

Donnant ensuite le troisième degré de feu, toutes sortes de fruits excellents vinrent à croître et pousser, comme des coings, des citrons et des oranges agréables à voir, sortant d'un terroir tout de hyacinthe, lesquelles se transmuèrent en peu de temps en aimables

pommes rouges, qu'on surnomme de Paradis, croissant d'une terre de rubis, et enfin elles se changèrent et congelèrent en un admirable, clair, pur, et toujours luisant Escarboucle, lequel rend par sa propre lueur, toutes les Planètes obscures, et de couleur sombre, et est luisant, éclatant et céleste, et cela en fort peu de temps.

Après cela, comme j'eus fait quelques projections sur quantité de livres de Métaux épurés et purgés, que je me réjouissais extrêmement, et m'évermeillais de ce que si peu de notre Pierre eût un si grand pouvoir de pénétrer et changer en un moment toutes sortes de Métaux, c'est à savoir une partie en mille autres, je me mis à bas, m'assoyant après ma Pierre faite ; puis mes actions de grâces rendues à Dieu, j'eus la volonté de faire encore une projection, en intention et à dessein que je pusse approcher de plus près la connaissance du fondement de la projection.

Justement comme je venais de m'y mettre, voici que ce bon homme de Paysan arrive, il me salue aimablement d'abord ; je fus fort surpris, parce que je ne le reconnus pas assez tôt, et qu'il entra subitement vêtu pour lors d'une robe de diverses couleurs ; je me laissai aller sur le banc, car les jambes me tremblaient. Il me dit d'une bouche riante, et avec des gestes agréables, ne crains point, mon cher frère, tu as un don gracieux et clément avec toi, et ce que ton cœur désire au monde. Je te reviens voir maintenant, comme je t'ai promis, pour t'informer davantage des secrets et d'autres choses plus relevées et sublimes ; ar ceci n'est que le commencement ; et pour te les

enseigner fondamentalement, entends, que faire la Pierre, c'est une chose de peu d'importance, simple et légère, ainsi que maintenant tu la dois avouer toi-même, et que Dieu éternel, pour des raisons très importantes, l'a ainsi disposé ; mais pour ce qui est de comprendre bien et parfaitement ; il faut que tous les Philosophes, Adam, Hermès, Moïse, Salomon et Théophraste se courbent et s'abaissent devant elle ; reconnaissant publiquement et faisant connaître à tous leur impuissance en ce point. Comme aussi Zachaire (qui a souvent fait la Pierre) le témoigne ouvertement, fol. 39, disant : Notre Médecine est une Science autant divine que surnaturelle. En la seconde opération, ou conjonction, il est, a été, et sera toujours impossible à tous les hommes de la connaître et découvrir de soi-même, par telle étude ou industrie que ce soit, fussent-ils les plus grands et experts Philosophes qui jamais furent au monde, car toutes les raisons et expériences naturelles nous défaillent en cela.

Mais afin que, comme je t'ai promis, tu puisses être plus instruit et informé, autant qu'il est permis, et libre d'en révéler et découvrir le secret, je veux te faire entendre la chose fondamentalement.

Sois toujours assidu en prières ferventes auprès du Souverain; tu peux suivre la route que je t'ai montrée car de Dieu viennent tous les plus grands trésors de science ; alors tu seras sans doute éclairé, illuminé et doué d'une grande intelligence, de toute science et connaissance, suivant le témoignage du très-Sage Roi Salomon, au Livre de la Sapience, ch. 7, v. 8.

Car l'Eternel Dieu, et avec raison, demande d'en être prié, il la donne aussi volontiers qu'il a fait autrefois à d'autres, à ceux qui de cœur soupirent après, avec dessein d'user d'un si souverain don de Dieu, à son honnenr, à leur salut, et au soulagement de leur prochain, et des pauvres nécessiteux.

Or, parce que j'ai su que tu as déjà procédé un peu imprudemment à la projection et à l'établissement de la teinture ; il faut que tu saches que tu dois bien purger et nettoyer les Métaux de leurs accidens adustibles, ou saletés sulphureuses, avant que tu fasses les projections, autrement cela te tournera à perte, et la manière en laquelle on fait ce nettoiement, est décrit aux Livres des Philosophes et se traite ainsi.

Comme il disait cela, il prit un morceau de cuivre, le mit dans un creuset, jeta une poudre purgative dessus pour le calciner, et avec un fil de fer courbé il en tira ce qu'il y avait de terre contraire, rouge, puante, qui ne se peut brûler, et empêche la teinture de pénétrer, et laquelle était en qualité comme fange, ou écume, tant et si longtemps, que la Vénus devint nette et pure et en fange blanche ; et comme je versai alors ma teinture dessus, elle traversa et pénétra subitement jusqu'au dedans, et le corps de Vénus fut entièrement changé en un vrai Or excellent, et meilleur que l'Or naturel de Hongrie ; sur quoi je me réjouis lors de grand cœur, et je le remerciai humblement de l'avis si précieux qu'il m'avait donné, car l'orgueil ni l'amour-propre ne doivent jamais enfler de vanité le cœur d'un vrai Philosophe, qui en cette science universelle et immense, doit toujours se dire ignorant,

malgré toutes les connaissances et les découvertes qu'il peut y avoir fait.

Ensuite ce petit Paysan me fit récit pareillement des purifications et nettoiements des autres Métaux, dont l'essai fut un agréable plaisir et divertissement ; il me dit encore : tu dois savoir qu'avec cette Pierre blanche, fixe, tu feras toutes sortes de pierres précieuses blanches, comme diamants, des saphirs blancs, des émeraudes, des perles semblables ; comme aussi avec la Pierre jaune, avant qu'elle soit en son haut rouge, tu peux faire toutes sortes de pierres jaunes, comme hyacinthes, diamants jaunes, topazes, et avec la rouge tu feras des escarboucles, rubis, grenats ; lorsque les pierres sont préparées et apprêtées, elles surpassent de beaucoup les Orientales en noblesse, vertu et magnificences. Je te veux moi-même dresser à cela et t'y donner la main, car on y peut aisément commettre quelque faute.

Mais maintenant je te veux faire voir un secret merveilleux et miraculeux ; il faut que tu fermes les fenêtres, et ne t'épouvante de rien, mais plutôt réjouis-toi des hautes merveilles que Dieu a mis dans la Nature.

Je répondis, mon ami et très cher frère, je désire de tout mon cœur, et veux volontiers apprendre cela et le voir, comme aussi en témoigner ma reconnaissance à mon Créateur ; car cela même me fortifiera d'autant plus dans ma foi, tout ignorant que je confesse être, je brûle d'ardeur d'être instruit et de voir la lumière : ses rayons ne m'éblouiront pas, parce que je suis certain de la vérité, et que ces Phénomènes

excitent ma curiosité d'en apprendre les ressorts secrets et admirables ; j'ai pour maxime de me flatter de trouver toujours un plus savant que moi, et de m'humilier devant lui, en recevant ses instructions ; plus je vis, plus j'apprends et connais que j'ai été ignorant, sans être assez présomptueux pour penser et pour dire que je sais tout, ce qui est l'usage assez ordinaire des ineptes, ignares, et non lettrés et s'appelle mentir contre l'Esprit Saint, dispensateur de toute science.

Assis-toi donc par terre, me dit le petit Paysan ; après cela il prit les sept Métaux, et les tablant et disposant selon le nombre des sept Planètes qui leur sont attribuées, il forma sur chaque table ou métal le caractère ou signe de la Planète qui lui est propre ; puis il les mit l'un après l'autre, ainsi que les choses le requièrent dans un creuset sur le feu, les fit suer et couler ensemble : ensuite il y ajouta et fit dégouter une agréable vapeur luisante : le feu flamboyant sortant du creuset me causa quelque épouvante et effroi, et je ne peux m'empêcher de dire que je vis véritablement pour lors des secrets et arcanes très-merveilleux et très curieux avec l'apparition de toutes les Planètes et du Firmament, entr'elles tournant et roulant à l'entour de lui, en la même façon qu'elles vont et roulent au-dessus de nous. Il ne m'est pas permis, en façon quelconque, de révéler ces choses : je n'aurais jamais cru que telles merveilles eussent été cachées en notre Pierre, si je ne les avais vues moi-même : l'homme peut néanmoins en acquérir, l'intelligence céleste, puisque notre Pierre est ca-

pable de faire des effets si relevés en choses mortelles.

Mon petit Paysan me conta encore de grands mystères en me révélant plusieurs choses inouïes, m'enseigna comment je pourrais savoir combien il y avait de vrais philosophes au monde, qui ont eu en ce temps-ci la Pierre ; il me montra le moyen de les pouvoir tous connaître, et de me faire connaître d'eux tous, afin qu'ils fissent bientôt connaissance avec moi.

Il me dit encore que si, pendant neuf jours consécutifs, j'usais de neuf gouttes, ou de neuf grains de la Pierre, je serais doué d'une intelligence Angélique, qu'il me semblerait être dans le Paradis ; comme en effet je l'ai entendu faire mention d'un nombre presqu'infini d'effets surprenants de ce mystère, et je ne les aurais jamais crus, s'il n'en eût expérimenté mille en ma présence.

Or quoiqu'il en soit, dit-il, je te veux encore montrer une chose merveilleuse, grande et surnaturelle, puis te raconter divers effets, opérations, vertus, et propriété de notre bénite Pierre ; finalement je veux te dénouer, éclaircir et résoudre tout au long toutes les paroles douteuses, les énigmes et façons de parler équivoques, dont les Philosophes se servent, par lesquelles tant de personnes sont trompées, s'alambiquent la cervelle et l'esprit, et ne viennent qu'à la longue et à grande peine à la découverte et intelligence du sens des Philosophes.

Enfin j'y ajouterai aussi volontiers quelques procédures touchant le vrai fondement, afin que tu puisses voir que si tu avais bien premièrement entendu les Philosophes, et compris leur sens, tu aurais pu en

venir à bout en son temps bien plus tôt, car le défaut n'est pas en la matière, mais en l'intelligence du déliement, de la solution, et même de la droite voie et composition comme tu vas entendre : en effet quelques Philosophes en sont heureusement venus à bout, et ont parfait notre Pierre en trois cent soixante dix-huit jours, et aussi en trente jours mais ce qui doit s'entendre à certain égard ; car tout l'Œuvre demande une suite de temps plus long.

Lorsqu'il m'eût dit cela, il ajouta : aide-moi à assembler un grand tonneau de pluie ou eau céleste ; cela fait, nous la laissâmes putréfier le temps qu'il fallait. Ensuite nous séparâmes par cohobation l'eau claire bleuâtre d'avec les fèces, et nous la mîmes en un autre vaisseau rond de bois, ouvert, bien net, exposé au Soleil, et aussitôt y ayant fait dégouter une goutte de notre huile bénite et incombustible, alors survinrent successivement les ténèbres, qui couvrirent la surface de tout l'abîme ; de même qu'il fut fait le premier jour de la création : ensuite il y jeta deux autres gouttes ; à l'instant les ténèbres se retirèrent, et la lumière parut : finalement nous y mîmes à loisir et selon l'opportunité du temps, trois, quatre, cinq, six gouttes de notre même huile : après cela apparut en un agréable et merveilleux aspect, tout ce qui fut fait et mis en être dans les six jours de la création du monde, accompagné de toutes ses circonstances et magnificences incroyables, pour le récit desquelles le sens et l'entendement me manquent, et il ne m'appartient pas d'expliquer ces choses ; ce qui fait dire bien à propos au très sage Roi Hermès,

en sa Table d'Emeraude : ainsi le monde a été créé et placé en ordre. Ah ! Seigneur Dieu, dis-je, quels hauts mystères sont ceux-ci ; j'en soupirai profondément, louant celui qui est vivant ès siècles des siècles.

Il continua en disant : cher ami et cher frère, contente-toi maintenant de ceci ; car il m'est commandé de ne te découvrir de plus haute science, ni révéler bien d'autres sublimes secrets et arcanes ; aie bon cœur, et sois fervent en prières ; s'il m'est donné commandement de t'en révéler davantage, alors je t'éclaircirai et te rendrai intelligent de beaucoup d'autres choses.

Or, passons à présent aux choses que nous avons ci-dessus promises : assis-toi et remarque bien, car cela t'importe beaucoup : mais je veux 1° parler un peu du fondement des trois principes ; 2° je passerai au capital de l'affaire ; partant prends-y garde en cette sorte.

Comme il y a un Dieu unique, éternel, seul tout-puissant, par lequel toutes choses ont été faites et subsistent ; il y a toutes fois dans cet unique trois personnes distinctes ; ainsi faut-il que tu saches qu'il s'est établi pour Patron et ressemblance, afin que toutes choses en l'Univers subsistent aussi dans l'unité. Or, cependant en cette unique essence il y en a deux visibles, l'un volatile, l'autre fixe et constant ; l'un l'âme et l'autre corps, ou l'un blanc et l'autre rouge, mais le troisième est caché.

D'où il s'ensuit que toutes choses qui sont de durée doivent être et demeurer quelque chose de bon ; il faut même que cela découle d'un seul être à son image

et à sa ressemblance ; il faut, dis-je, que cet un se puisse séparer en trois, et que les trois puissent être de rechef réunis pour en faire l'un, dont ils ont été tirés : autrement c'est agir contre la signification du Souverain, et il n'en peut provenir quoique ce soit qui vaille : je vais t'expliquer le commencement de l'Œuvre, dont la voie est humide, car la fin en est la voie sèche.

Or ces trois sont célestes, aqueux et terrestre, ou bien Soufre, Mercure et Sel ; tous trois ne laissent pas d'être un proprement ; après que l'un et l'autre seront réunis et joints ensemble, ils ne feront qu'une seule et même chose, et un seul sujet ; comme en l'homme, l'âme, l'esprit et le corps ne font qu'un individu ; et ainsi qu'en Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit ne font qu'un : il en est tout de même aussi dans toutes les créatures : il y a père, mère et enfants.

Pour confirmation de cela, Dieu juste et fidèle voulant montrer sa volonté, régler comment tout devait être et aller en ordre, a créé Adam son premier fils à son image et ressemblance, et Adam cet unique et seul homme a été le fils et l'image de Dieu en la nature humaine : le soufle animant du Très-Haut y a imprimé son unité ternaire c'est-à-dire le sceau de la sacrée triade en Monade, avec le caractère des vertus opérantes et efficientes de son Esprit éternel : note bien qu'Adam a été fait mâle et femelle en un seul corps, de façon qu'à triple égard, il a été hypostatiquement divin, humain et terrestre. En son individu étaient tous ensemble l'Esprit de Dieu, Adam homme, et Eve sa femme ; son seul être était encore Adam,

Eve, et toute la génération humaine, comme un gland de chêne est esprit mâle, esprit femelle, coopérant, et la production de chênes et de glands à l'infini, parce que le gland est chaleur, humide et terre. Eve a été tirée d'Adam ; et la génération humaine en la personne d'Eve, n'a eu pour principe que Dieu et Adam : ainsi de ce seul et unique Adam fils de Dieu, sont provenus et ont existé trois choses, père, mère et enfants : il en est ainsi de toutes les créatures.

Réfléchis donc que le principe seminale, où la semence première de l'être adamique a été le souffle spirituel, animant et vivifiant de Dieu, l'esprit humide virginal de la Nature, et le limon ou la terre substantielle des quatre Eléments, laquelle, comme la matrice, a reçu l'émission et infusion de l'âme et de l'esprit ; la terre a été la mère de tous les animaux à quatre pieds, des plantes, des arbres, des feuillages et de la verdure ; toutefois il y a eu au commencement une seule chose à savoir, la semence en la terre ; ainsi Dieu fit la séparation d'un seul en trois, quand il dit que la terre produise toutes sortes de plantes, feuillages, verdures et arbres portant fruits qui aient leurs semence et engendrent du fruit selon leur espèce, pour s'en accroître dans leur même espèce par la vertu solaire. Ainsi maintenant trois choses sont provenues de la seule terre, savoir l'être, ou la terre, la semence et son fruit, lesquelles de rechef portent semence, revenant ainsi toutes en un ; elles sont devenues trois différentes choses en une telle séparation, et elles retournent aussi ensemble, en un, duquel elles sont issues ; car tous les fruits retournent en terre, et

ainsi ils sont réunis en un seul ; comme aussi l'homme, qui selon le corps pris de la terre, doit retourner en terre, de l'expressif commandement de Dieu : tu es terre, et il faut que tu retournes en terre.

C'est ainsi que chaque chose ou créature renaît et retourne en ce dont elle est issue, à savoir en sa première mère qui est la terre, et finalement selon l'opération et l'opportunité de son temps, à Dieu qui en est le premier Auteur par son souffle ou sa parole, c'est-à-dire que tout sort de ce grand mystère des secrets de la Nature, et que tout y rentre, afin que toutes choses demeurent dans l'unité, subsistent et soient maintenues et conservées en l'Etre unique qui est Dieu.

Mais celui qui s'en sépare et qui entreprend au-delà de cet ordre de Dieu, ou qui se détache de lui est diabolique, ainsi que Lucifer par son orgueil. L'homme par la transgression du commandement de Dieu et les créatures par la malédiction qui s'étendit sur elles, à cause de la chute de l'homme, sont devenus malheureux, corruptibles et mortels : mais l'homme est ramené, régénéré et rétabli un autre Dieu, et Dieu même par la grâce et la vertu de Dieu ; et ainsi a été faite une teinture ou projection en Christ par l'effusion de son Sang précieux en la Nature humaine d'autant que cette effusion était de Nature divine, et que Dieu a été de son être et essence vivifique, soufflé comme âme vivante au premier Adam, que Satan a ainsi séduit par le venin mortel de son souffle impur et corruptif ; mais comme j'ai dit, cet Adam a été réparé par le moyen de Jésus-Christ, Dieu et

Homme ; c'est-à-dire Fils de Dieu et Fils de l'Homme. Le même bonheur n'a pu arriver au Diable, parce qu'ayant péché volontairement contre Dieu,et trompé pareillement l'Image de Dieu, il est resté de sa nature esprit infernal, damné et maléficiant.

Tout cela a été ainsi permis de Dieu pour démontrer sa toute-puissance et sa miséricorde surabondante, en ce qu'il veut que tout subsiste en l'éternité suivant son ordination, ce qui fait voir que ceux-là errent grossièrement, lesquels travaillent et entreprennent quelque chose en cette sainte science contre le cours de nature, et l'ordination de Dieu le Souverain.

Il me dit ensuite, comprends bien ce que je te dis ; la Nature peut être transmuée,en sorte que de la Lune, de l'Antimoine et autres métaux, il en vienne et soit produit de l'Or ou de l'Argent ; mais il faut qu'il se fasse une séparation et un déjet de ce qui ne doit pas entrer avec le résidu, parce qu'il y ferait obstacle. Il est donc nécessaire que ce qu'il y a d'immonde et d'empêchant en soit rejeté, afin que le bon qui y est puisse paraître ouvertement en sa lueur et clarté ; car à cause de la malédiction qui passa de la bouche de Dieu jusqu'à la nature, lorsque l'homme broncha et tomba dans le péché et la corruption par l'impureté qu'il contracta, la nature est devenue fort corrompue et défaillante. Or celui-là est avec raison et juste droit, un vrai Philosophe Expert, et Maître en l'Art, qui peut réparer et ôter ce défaut, et qui sait secourir à point la nature par ses propres moyens, convenables à sa Médecine, dont les Artistes tirent la plus grande

perfection, cachée particulièrement dans les fèces.

En effet, chaque chose porte avec soi-même au col sa vie et sa mort, comme la santé et la maladie, et chaque chose est rendue saine ou malade par cela même qui est de l'espèce, nature et propriété de son semblable. En voici un exemple tiré de l'homme : Il est extrait, quant à son être extérieur, du limbe de la terre la plus subtile, et est un extrait de toutes les Créatures terrestres ; à cause de quoi aussi est-il nommé microcosme ou le petit monde ; et c'est avec raison.

Or ce que l'homme mange et boit prend sa forme de la terre, en plus grande partie : les fruits qu'elle engendre, produit et fournit pour sa nourriture sont les principaux moyens de maladie ou de santé : plus sont nobles les fruits ou créatures de la terre dont l'homme prend sa nutrition, plus il en est sain. Au contraire, plus sont ignobles et de mauvaise qualité, les aliments dont il se nourrit, plus aussi il en est infirme et mal sain : les premiers se rapportent à la santé et à la vie du corps, et les seconds s'entendent relativement à son indisposition et à sa mort.

Nous savons qu'il n'y a chose dans la nature plus approchante et qui ait plus de convenance au corps humain, que les métaux même, et principalement les très purs métaux comme sont l'Or solaire, et la Lune argentine ; ce qui se voit par leur belle et brillante splendeur, et par la constance qu'ils ont à combattre contre le feu et dans le feu. Ce que les autres métaux ne font pas, car le fer rouille, le cuivre se change en vert de gris, ou vitriol, le plomb et le vif-Argent sont

fuyants, et tous s'exhalent en fumée quand ils sont exposés au feu ; il n'y a donc parmi les métaux que l'Or et l'Argent qui se maintiennent, en résistant au feu.

Nous en pouvons conclure facilement que leur teinture, où l'esprit enclos en eux a cette fermeté et vertu en soi-même, et l'opère dans les autres ; c'est pourquoi les deux nobles métaux qui de leur nature sont si égaux et semblables au corps (je dis qui ont droit de convenance et d'analogie avec le corps humain), peuvent infuser un état si souverain de santé à qui saura bien s'en servir, et en préparer l'arcane, que rien ne le surpasse, sinon le seul point du sentier universel ; mais les herbages et les fleurs des plantes qui se corrompent aisément, et deviennent pourries et puantes, ne sont pas à mille degrés près à comparer aux métaux. Or tu dois savoir que tout ceci ne se doit pas entendre à la lettre, mais physiquement ainsi que je t'ai informé et instruit au commencement.

Il s'ensuit donc conséquemment que ces deux nobles métaux, le Soleil et la Lune ou l'Or et l'Argent, en cas qu'ils soient mis en bon état extérieurement et intérieurement par la préparation vraie, naturelle, convenable et physique, s'accommodent bien aux Astres célestes, tels que le Soleil et la Lune, qui par leur nette splendeur éclairent jour et nuit le Firmament supérieur et inférieur, et toutes les Créatures, lesquelles, perdraient leur lumière, toute leur apparence et splendeur et même se corrompent et meurent, par la privation de la plus bénigne influence de ces deux grands luminaires ; car elles ne peuvent nullement par le

moyen des cinq autres Planètes, comme Mars, Mercure, Saturne, Jupiter et Vénus, ni par les autres fixes ou non fixes, être conservés ni maintenus, quelque puissance qui leur soit attribuée.

De là tu peux aisément juger que ces cinq moindres métaux, comme le fer, le plomb, l'étain, le cuivre et le vif-Argent, ni tous leurs suppôts, ou microcosmes (excepté un, qui enclos en soi la propriété de toutes choses en espèce et génération), fussent même toutes les semences, les genres, les espèces, les formes et les vertus génératives, sous quelque nom que ce puisse être, ou que l'invention la plus artificielle leur veuille donner, ne peuvent jamais rien opérer, ni faire quoi que ce soit qui approche de la puissance, de la force et de la vertu de l'Or et de l'Argent préparés hermétiquement, pour la santé des autres métaux, ou leur transmutation. L'on monte directement du plus bas degré au plus haut ; c'est-à-dire que l'on passe de l'imperfection à la perfection et à la pureté ; la mort ou le néant physique est le premier pas à la vie et à la régénération : le plus élevé est plus digne, puissant, fort et vertueux que l'infime : il faut donc qu'en tout temps la Médecine dont on veut se servir contre la maladie soit meilleure et plus noble que le vice, ou l'infirmité qui est la source et la cause de l'humeur peccante.

C'est pourquoi nécessairement, l'on ne doit chercher et trouver la cure ou transmutation des métaux imparfaits en aucun autre métal, que dans les deux luminaires qui sont l'homme rouge et la femme blanche, le Soufre solaire et l'humide lunaire, la terre rouge

et la terre blanche ; c'est-à-dire l'Or rouge solaire, et l'Argent blanc lunaire, qui sont parfaits à certain égard, comme dit très bien l'excellent Roi Hermès : par exemple Adam, le premier homme, a été créé de Dieu seul, un homme exempt de tout péché ou maladie, et encore plus de la mort de l'âme et du corps ; s'il eût persisté en l'ordination et au mandement de Dieu, il se serait perpétué en son état et qualité de pureté éminente ; mais lorsqu'il les a transgressés, le péché qui y est survenu, est devenu une maladie du corps et de l'âme ; de sorte qu'à présent nous sommes de pauvres et misérables hommes mortels, sujets à la mort, et inférieurs aux Créatures mêmes, sur lesquelles auparavant, nous avions pouvoir, et dont nous étions établis maîtres et Seigneurs en telle manière, que nous sommes tués, consommés, et finalement dévorés entièrement par notre propre mère la terre, et par ses enfants qui sont nos frères, d'une même nature, et d'un être tel que nous.

Or néanmoins, nous sommes hommes d'espèce, nature et propriété comme auparavant, et demeurons toujours hommes, mais sujets à l'indigence et à la mort ; ayant perdu plusieurs mille parties de la perfection, nous ne ressemblons presque plus à l'homme avant la chute, et à bien considérer l'état auquel vivait Adam avant sa dégradation, nous ne sommes presque plus lui, ou ses représentants ; c'est pourquoi nos premiers pères ou parents ont à force de prières, obtenu de Dieu très Souverain, cette haute Science de Médecine comme la teinture des Philosophes, le

Catholicon Viatique pour l'entretien d'une longue vie, et pour résister à toutes maladies.

Par le moyen de cette Médecine, l'on peut découvrir et faire de belles choses, et des secrets tels que ceux dont je t'ai déjà donné l'intelligence en partie, je suis obligé de t'en céler et tenir cachée l'autre partie, jusques à ce qu'il plaise au Souverain Seigneur de te les manifester, et faire connaître plus amplement.

Cependant quelque ignorant me pourrait venir objecter, et dire d'où vient que les métaux auraient une telle sympathie, correspondance, amour et amitié avec les hommes, les animaux et les plantes, d'autant que chair, Or, métaux et minéraux sont à ses yeux aussi éloignés les uns des autres, que le Ciel l'est de la terre ; mais cet argument est facile à réfuter, si l'on considère par comparaison et manière de dire, la génération originelle de l'homme, avec celle des métaux.

L'homme n'a point été créé et fait de Dieu tout-puissant, d'une simple et commune pâte de terre comme s'imaginent ces ignorants et clabaudeurs Philosophes vulgaires, mais bien du meilleur et plus subtil extrait qui fut dans tout le centre de la terre ; et je crois que pour un tel ouvrage, dans lequel aussi Dieu avait mis, soufflé et planté une étincelle ou rayon de son essence éternelle et de son être, il n'a point pris de la terre commune, mais, comme j'ai dit, il a pris la substance exaltée et élevée, c'est-à-dire la quintessence, ou l'extraction de tout le quadruple élément ; et cela se trouve en vérité ainsi ; lorsque

l'homme est résout, il retourne en ces trois principes dont j'ai parlé, la terre ou l'essence adamique se manifeste en eux, d'autant qu'alors, sur la fin, une terre luisante, rouge et belle se fait voir dans la conjonction et assemblage de ces mêmes principes, par la raison naturelle que tout se résout, retourne et termine à ce dont il est créé et constitué.

NOTA. — *Ici manque la troisième et dernière Partie, qui a été promise par l'Auteur et est demeurée ès mains du Possesseur de ce Traité ; il faudra s'en passer, jusqu'à ce que quelqu'un la mette en lumière ; elle doit mériter de voir le jour, car les deux premières Parties de cet excellent Philosophe sont d'un prix infini pour les Savants en cet Art, et font conjecturer de la valeur de la dernière désirée.*

ÉCHOS

Sourciers et radiotelluristes.

PENDANT longtemps on a raillé les sourciers qui, avec leur baguette ou leur pendule, cherchaient à déterminer l'emplacement des courants d'eau souterrains et des gisements miniers. Souvent cela n'empêchait pas d'ailleurs de les appeler dès qu'on devait faire un forage. Les sourciers étaient traités comme les médecins : certaines personnes les accablent de leurs plaisanteries tant qu'elles se croient en bonne santé et les font venir en toute hâte dès qu'elles ont la moindre indisposition !

Les temps sont changés : des « baguettisants » et des « pendulisants » ont étudié d'une façon scientifique les réactions obtenues et ils créent une nouvelle science, la *Radiotellurie*, sur laquelle la grande presse a récemment attiré l'attention. Dans *Le Quotidien* des 2 et 4 avril 1930, M. Edmond Blanc a posé la question « La science des sourciers relève-t-elle de la radiotellurie ou de la sorcellerie ? » et, dans un article documenté, il conclut : « Les méthodes des sourciers reposent sur des vérités scientifiques voilées d'énigmes troublantes ».

En réalité cette science est fort ancienne, elle repose sur l'étude des radiations ou des modifications électromagnétiques qui se manifestent dans le sous-sol et à la surface de la terre ; elle étudie l'énergie souterraine appelée *Serpent de feu* ou *KOUNDALI* par les théosophes et *Veines du Dragon* par les Chinois pratiquant le *FONG-CHOEI*.

L'emploi de la baguette était déjà connu de Moïse qui y eut recours pour trouver de l'eau ; il paraît avoir été oublié pendant une longue période, sinon, peut-être, en Chine. Il réapparaît chez les mineurs allemands au XVIe et au XVIIe siècle et fait ensuite l'objet de nombreuses polémiques ; divers théologiens le condamnent parce qu'ils croient à une intervention diabolique.

Aujourd'hui cette interprétation est laissée de côté et on compte bon nombre de prêtres parmi les sourciers.

Au début du XIX[e] siècle le matériel de ceux-ci s'est enrichi d'un nouvel instrument, aprés les études de Gerboin et de Fortis sur le pendule-explorateur.

Cependant les progrès ont été lents, parce que chacun opérait suivant des procédés empiriques dont il gardait le secret. Peu d'ouvrages donnent des indications techniques ; parmi les principaux citons dans le passé le livre de Jean Nicoles, réédité il y a quelques années par M. Chacornac (1), puis ceux de Moroges et de l'abbé Carié ; dans ces dernières années ceux de MM. Mager, Vte Henry de France, Benoît Padey, et Dr Jules Regnault (Méthodes d'Abrams), enfin une brochure de M. Larvaron, professeur d'Agriculture à Rennes « *La radiotellurie appliquée à la recherche de l'eau* » qui vient de paraître en mai 1930 (2).

Le Dr Jules Regnault explique les faits en faisant intervenir des ondes ou modifications électro-magnétiques, pour lesquelles les réflexes du sourcier servent de détecteurs ; la baguette et le pendule sont des instruments amplificateurs des mouvements réflexes du sujet.

Il base sa théorie sur des expériences faites avec des aimants qui troublent les réactions et avec les ondes électro-magnétiques lumineuses, qui, par un phénomène d'interférence ou de polarité, renforcent ou neutralisent les ondes provenant de tel ou tel objet. Il a imaginé pour l'étude des sourciers des radiocapteurs qui permettent de faire des recherches à distance, et des études sur les profondeurs par des procédés radiogonométriques, qui permettent aussi de sélectionner des ondes au moyen de disques chromatiques. *La Radio-agricole* du 15 avril 1930 publie un de ses articles « Les Sourciers et la radiotellurie » en mettant en manchette : « Le secret des sourciers expliqué par la T. S. F. ».

Un professeur de géologie, M. DARDER-PERICAS, de Tarragone, fait d'intéressantes études sur l'emploi de la baguette dans la prospection des eaux et du pétrole, et, pour obtenir des précisions, fait intervenir des calculs et des courbes de hautes mathématiques.

M. Larvaron commence la publication d'études d'une

1. JEAN NICOLES (de Grenoble). *La Baguette Divinatoire ou Verge de Jacob* (1693). Avec compilation d'auteurs des XVI[e] et XVII[e] siècles. Préface de P. Chacornac. Paris, 1920, in-8, br. couv.

2. Editée par l'auteur, 85, rue de Paris, Rennes, I.-et-V.

part sur la prospection et, d'autre part, sur l'utilisation du pendule et de radiocapteurs permettant de sélectionner les graines et les semences. Dans sa première monographie consacrée à la recherche de l'eau il donne une technique précise : il guide le débutant, lui indique comment il faut d'abord étudier ses propres réactions, comment il doit faire des travaux de laboratoire avant de passer à la pratique de la prospection, comment enfin il doit opérer sur le terrain pour rechercher la situation des courants, leur profondeur, leur débit, leur potabilité. Il donne des précisions sur l'emploi du radiocapteur de Jules Regnault, qu'il a adopté pour ses recherches les plus complexes.

Tous ces travaux mettent en évidence et commencent à faire entrer dans le domaine de la science moderne des données relevant jusqu'ici de la science secrète.

D. C.

Nos prochains numéros

A partir du mois d'octobre, la revue publiera :

Abrégé du Bardas ou **Le Livre du Bardisme**

Tradition des Bardes de l'Ile de Bretagne.

Première traduction française de P. Ladmirault d'après la version anglaise de William Ab. Ithel.

F. WARRAIN. — *La Théodicée de la Kabbale*

Les Sephiroths

JACOB BŒHME. — *Les Six Points Mystiques*

Nouvelle traduction française de LÉON SAUTREAUX

etc. etc.

LES REVUES

— *La Torre* (n° du 15 avril) contient des réflexions sur le sacre des rois, à propos de l'article de notre collaborateur Argos sur le même sujet ; nous y retrouvons la tendance habituelle de cette revue (et de celles dont elle est la continuation) à présenter le pouvoir royal comme indépendant du pouvoir sacerdotal, à mettre en quelque sorte l'un et l'autre sur un pied d'égalité, et à attribuer au pouvoir royal en lui-même un caractère spirituel. — Par contre cette tendance n'apparaît pas dans un autre article de la même revue (n° du 1er mai), sur *La contemplation et l'action,* que nous ne pouvons qu'approuver entièrement.

— Le *Grand Lodge Bulletin* d'Iowa (n° d'avril) continue à étudier le symbolisme de la ruche ; il reproduit un ancien article dans lequel le parallélisme entre les travaux de celle-ci et ceux d'une Loge maçonnique semble quelque peu forcé.

— Dans *Le Symbolisme* (n° d'avril), signalons un article d'Oswald Wirth intitulé *L'Enigme de la Franc-Maçonnerie,* à propos d'un récent livre de M. G. Huard.

— *Diana Vaughan a-t-elle existé* ? Cette question est toujours à l'ordre du jour de la *Revue Internationale des Sociétés Secrètes* ; il s'agit cette fois (n° du 23 mars) de Philalèthe, autrement dit Thomas Vaughan, soi-disant ancêtre de l'héroïne de Léo Taxil. On reproduit à son sujet quelques passages de l'abbé Lenglet-Dufresnoy et de Louis Figuier, en prétendant qu'ils contiennent des « énigmes indéchiffrables » et qu'« il fallait que Diana Vaughan vînt pour nous en donner la clef » ; et cette clef, c'est... que « le Mercure des Sages ou Satan, c'est tout un » ! A quelle singulière clientèle d'ignorants la *R. I. S. S.* peut-elle bien espérer faire accepter de pareilles énormités ?

RENÉ GUÉNON.

Le Gérant : LOUIS CHACORNAC

Imprimerie Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris



SOMMAIRE

35e Année

JUILLET

No 127

